

795

FLORA TRISTAN DE MOSCOSO

ECRIVAIN PROLETAIRE

PAR

WILFRED E. L. VAN DE VEN

FLORA TRISTAN DE MOSCOSO

ECRIVAIN PROLETAIRE

PAR

WILFRED E. L. VAN DE VEN

Thèse présentée

à la Faculté des Etudes Graduées

en vue d'obtenir le grade de

Maître ès Arts

McMaster University

Septembre 1976

Maître ès Arts  
Département des Langues Romanes

Université McMaster  
Hamilton, Ontario

Titre: Flora Tristan de Moscoso  
Ecrivain Proletaire

Auteur: Wilfred E. L. van de Ven, B.A. (Université  
de Guelph)

Directrice  
de thèse: Madame Margret Andersen

Nombre de  
pages: iv, 135.

Sujet: Etude d'un écrivain politique et sociologique du  
dix-neuvième siècle.

## REMERCIEMENTS

Je tiens tout particulièrement à remercier le professeur Margret Andersen, de l'université de Guelph, pour ses encouragements et conseils, ainsi que les professeurs Gary Warner et E. W. Knight pour leur intérêt et leur sympathie. Je dédie cette thèse à ma compagne et épouse, Helena, dont la patience et le soutien constant ont permis ce travail.

TABLE DES MATIERES

	<u>Page</u>
<u>INTRODUCTION</u> .....	1
<u>CHAPITRE I:</u> Flora Tristan Oeuvres initiales .....	5
<u>CHAPITRE II:</u> Flora Tristan et L'Angleterre .....	24
<u>CHAPITRE III:</u> Flora Tristan - Romancière .....	72
<u>CHAPITRE IV:</u> L'Oeuvre Sociale .....	100
<u>CONCLUSION</u> .....	129
<u>BIBLIOGRAPHIE</u> .....	134

## Introduction

Le dix-neuvième siècle a produit deux écrivains femmes reconnus et applaudis par la critique, Madame de Staël et George Sand. Ces deux écrivains figurent dans toute histoire de la littérature et continuent à être étudiés. Oubliée fut une troisième femme, du nom de Flora Tristan, qui se distingue pourtant par une pensée formée par la vie elle-même, une femme que nous n'hésiterons pas à qualifier de symbole, de pionnière, de penseur politique, de précurseur d'un Marx ou d'un Engels.

Dans un article intitulé "Flora Tristan et Karl Marx"<sup>1</sup> Maximilien Rubel affirme que Marx avait fait "sien le message de la Paria",<sup>2</sup> message qui proclamait la nécessité de l'auto-émancipation du prolétariat. Marx a-t-il rencontré Flora Tristan? Nous ne le croyons pas. Mais il connaissait son oeuvre dont il rejetait le mysticisme tout en acceptant et faisant sien son principe de fonder une organisation de classe qui tiendrait à la fois du syndicat et du parti politique, une organisation qui admettrait dans ses rangs tous les prolétaires, sans distinction de race, de nationalité, de sexe.

D'après nous, certains éléments dans l'oeuvre aussi bien que dans la personnalité de Flora Tristan ont contribué à plonger cette oeuvre dans un oubli presque total qui allait durer un siècle environ, jusqu'à ce qu'un premier ouvrage, celui de Lucien Scheler,

---

<sup>1</sup> La Nef, janvier 1946, p. 68-76.

<sup>2</sup> Flora Tristan, Les Pérégrinations d'une Paria, Paris, 1838.

Floran Tristan,<sup>3</sup> et l'attention que le maître du surréalisme, André Breton, a bien voulu porter à Flora Tristan ainsi que le mouvement féministe des années 1970, fassent connaître au public cette socialiste romantique.

Flora Tristan était tout d'abord de cette sincérité aristocratique naïve qui conçoit et exige des résultats immédiats à certains rêves humains millénaires. Elle qui, la première des écrivains féminins, avouait son amour et une compréhension intime de la vie ouvrière qu'elle avait elle-même vécue, écrivait pour la classe ouvrière dans une langue romantique populaire, dont cette classe avait l'habitude mais que l'érosion du temps devait faire apparaître comme sentimentale, pompeuse et exaltée.

Flora Tristan était une femme intelligente, volontaire, dans un âge où le chancelier de Prusse, Bismarck, pouvait déclarer que le rôle de la femme se limitait aux trois K. Elle était individualiste dans une ère où la femme était censée être soumise à l'autorité matrimoniale et civile de l'époux. Nous pouvons dire la même chose de Madame de Staël ou de George Sand. Mais Flora Tristan n'avait ni la fortune ni les amis d'une Madame de Staël ou de George Sand, et il était donc plus facile de ne voir en elle qu'une utopiste. Dominique Desanti écrit dans son livre Floran Tristan, Vie, Oeuvre mêlées:

Si Germaine de Staël, au début du siècle proclamait les souffrances de la femme, elle le faisait dans les marbres et les brocards des châteaux.  
Si George Sand, allant plus loin, montrait à la fois l'injustice de la condition féminine et la douleur des paysans, elle les situait sous les arbres superbes de Nohant. Les douleurs

---

<sup>3</sup> La Nef, janvier, p. 68-76.

de Flora Tristan, elles, ont pour cadre des mansardes, des chambres d'hôtel glacées, le milieu ouvrier. Ses écrits sont dédiés au combat pour l'égalité, c'est-à-dire à la lutte des opprimés. Et elle parle pour les deux classes humaines les plus opprimées: les ouvriers et les femmes, et la classe la plus opprimée de toutes; l'ouvrière 4

Son petit-fils, le peintre Paul Gauguin, écrivait en 1903 dans Avant et Après:

Ma grandmère était une femme étonnante. Proudhon prétendait qu'elle avait du génie. Ne l'ayant connu je crois ce qu'il dit...Ce qui est certain c'est que Flora Tristan était une femme très belle et noble. Je sais également qu'elle dépensait tout son argent pour l'avancement de la cause ouvrière 5

Flora Tristan vécut dans un état de révolution permanente, adonnée à la critique de tout ce qui se présentait comme intouchable: opinions, religions, systèmes, institutions. Elle ne fit partie d'aucune école littéraire et entreprit toute seule une croisade politique qui fait d'elle un précurseur et une des fondatrices du socialisme.

Au temps de Flora Tristan, le mot socialisme, en France comme en Angleterre, était un néologisme dont Pierre Leroux se dit en 1833 l'inventeur: "Je forgeai ce mot par opposition à l'individualisme qui commençait à avoir cours".<sup>6</sup> Un siècle plus tard, André Lalande spécifie dans Vocabulaire technique et critique de la philosophie ce qu'on entend aujourd'hui par socialisme:

<sup>4</sup> Dominique Desanti, Flora Tristan, Vie, Oeuvre mêlées, Paris, Union Générale d'Éditions, 1973, p. 12.

<sup>5</sup> Charles, Neilson, Gattey, Gauguin's Astonishing Grandmother, London, Femina, 1970, p. 5.

<sup>6</sup> Baelen, op. cit., p. 209, La vie de Flora Tristan, Paris, Ed. du Seuil, 1972.

Se dit de toute doctrine suivant laquelle on ne peut compter sur le libre jeu des initiatives et des intérêts individuels, en matière économique, pour assurer un ordre social satisfaisant, et qui juge possible et désirable de substituer à l'organisation actuelle une organisation concertée, aboutissant à des résultats non seulement plus équitables, mais plus favorables au plein développement de la personne humaine 7

Jean Baelen, dans son livre *La vie de Flora Tristan* avance que:

A l'intérieur de ce schéma, nul doute que Flora Tristan mérite l'étiquette socialiste; le libre jeu des intérêts et des appétits qui caractérisait la société de Louis-Philippe n'avait pas son approbation; une organisation concertée du prolétariat était son but. Enfin, elle voulait des réformes dont elle attendait la libération et le plein développement de la personne humaine. 8

Précurseur de Marx et d'Engels dans le reportage social des choses observées, elle rejoint par la pensée les fondateurs du socialisme français, Saint-Simon, Fourier et Proudhon. Le marxisme a appris que la pensée de son maître avait trois sources: la philosophie allemande, le socialisme français et l'économie anglaise. Des trois paradoxalement même en France, les socialistes français, et surtout la socialiste Flora Tristan, sont restés les plus négligés.<sup>9</sup> Comme Saint-Simon, Fourier et Proudhon, Flora Tristan a été exclue de la publicité politique et littéraire. La vérification de sa contribution à l'évolution lente et hasardeuse de l'homme vers une liberté individuelle dans une société recalcitrante est le but de la présente thèse.

---

<sup>7</sup> Baelen, op. cit., p. 209, La vie de Flora Tristan, Paris, Ed. du Seuil, 1972.

<sup>8</sup> Baelen, op. cit., p. 209.

<sup>9</sup> Desanti, op. cit., p. 9.

## Chapitre I

Flora, Célestine, Thérèse, Henriette de Tristan Moscoso naquit le 17 avril 1803 dans une maison qu'on appelait "Le Petit Château", située dans le village de Vaugirad, aujourd'hui la rue Vaugirar de Paris. Flora y passa une jeune enfance heureuse. Cependant son père mourut quand elle était encore très jeune et sans avoir légitimé le mariage religieux avec sa mère. Celle-ci devait dorénavant vivre de rentes très réduites. Elle s'installa avec sa fille à la campagne où elles vivaient dans une pauvreté relative. En dépit de ceci, Flora était devenue une enfant d'une fierté impétueuse du fait que sa mère lui rappelait constamment que son père défunt, don Mariano de Tristan Moscoso, était issu d'une famille de haute aristocratie aragonaise qui pouvait prétendre à des liens de famille avec les Borgias d'Italie ainsi qu'avec Montézuma, empereur des Aztèques.

A l'âge de quatorze ans, Flora tomba passionnément amoureuse d'un jeune homme, dont le père, très riche, refusait de consentir à un mariage parce que la jeune fille n'avait aucune dot et que, d'après les lois civiles françaises, elle était de naissance illégitime.<sup>10</sup> C'est à ce moment donc que surgissait la terrible révélation qui contribuera à faire de Flora Tristan une révoltée: il faut en effet des papiers pour les administrateurs. Il lui manquait l'acte prouvant la

---

<sup>10</sup> Gattey, op. cit. p. 14-38.

régularité de l'union contractée par ses parents à Bilbao, en Espagne, devant le prêtre insermenté, réfugié de la Révolution Française, M. Rocelin. Ainsi, cette descendante de la haute lignée des seigneurs espagnols et du Pérou n'était aux yeux de la loi qu'une simple bâtarde que ne saurait accueillir une honnête famille de bourgeois français. Dès ce moment il se faisait une cassure entre Flora Tristan et les lois de la société.<sup>11</sup> L'affaire se termina par le suicide du jeune homme. La mère de Flora décida de quitter la campagne et de retourner à Paris. Mais tout ce que leurs piètres moyens financiers pouvaient leur permettre comme logement était une mansarde inconfortable située dans une maison de l'ancienne rue Fouarre qui faisait partie d'un des faubourgs les plus mal famés de la capitale. L'éducation de Flora Tristan était restée, bien sûr, assez élémentaire, mais son sujet de prédilection, la peinture, révéla tôt un sens très développé de colorification. Etant donné les maigres ressources pécuniaires du ménage, elle se vit dans l'obligation de chercher un emploi, et à l'âge de quinze ans elle devint coloriste dans l'atelier du jeune lithographe André Chazal.

Afin d'échapper à l'habitation sordide dans laquelle elle vivait avec sa mère, elle accepta d'épouser Chazal, éperdument amoureux de son employée. Le mariage fut célébré le 3 février 1821 dans la mairie du onzième arrondissement de Paris. Le jeune ménage s'installa dans un appartement modeste dans la rue actuelle de l'Ancienne Comédie, près du Jardin des Plantes. Cependant, le

---

<sup>11</sup>Baelen, op. cit. p. 208.

mariage se brisa en 1825. Flora confia ses deux fils, dont un mourra en bas âge, ainsi que sa fille Aline, née en octobre 1825 et la future mère du peintre Gauguin, à sa mère.

Après la rupture avec son mari, Flora reprit son nom de jeune fille. Elle accepta pour quelque temps un poste de vendeuse de magasin. A l'âge de vingt-trois ans, nous la retrouvons employée par une famille anglaise. Toutefois, pour une raison inconnue, elle détruira toutes les preuves de son activité de la période 1825 à 1830. Elle se bornera à déclarer que durant ce temps elle voyageait en qualité de dame de compagnie de plusieurs Anglaises fortunées, en Italie, en Suisse ainsi qu'en Angleterre. En 1828, Flora Tristan obtint la séparation de biens de son mari. Elle aurait voulu divorcer, mais le divorce avait été aboli en France en 1816 avec la restauration des Bourbons.

Les voyages avaient considérablement influencé et élargi la Weltanschauung de la jeune femme. D'ores et déjà s'ancrent en elle les principes qui constitueront la base de sa philosophie ultérieure, l'émancipation des femmes et spécialement de celles sans fortune.<sup>12</sup>

Jean Baelen, dans son livre La Vie de Flora Tristan, analyse la décision prise par Flora de rendre visite au pays natal de son père, et donne une narration détaillée des impressions de voyage et du séjour au Pérou de la jeune femme. La mère de Flora avait toujours considéré ce pays, le fabuleux Pérou, comme le seul espoir

---

<sup>12</sup> Baelen, op. cit., p. 209.

pour obtenir quelque aide financière de la famille de son mari, les richissimes Tristan Moscoso. En 1829, ayant rencontré, par un hasard fortuit, le capitaine à long cours Zacharie Chabrié, de qui elle obtint des renseignements précis sur sa famille sud-américaine, Flora se décide à lancer un appel d'aide financière à son oncle don Pio. Elle le fait au moyen d'une lettre assez maladroite dans laquelle elle admet l'impossibilité de prouver par acte authentique la validité du mariage de ses parents. Elle y joint cependant l'extrait de son acte de naissance, sa seule pièce d'identité, et elle invoque le témoignage de Bolivar, ami de ses parents lors de son séjour à Paris.<sup>13</sup>

Dans une lettre du 6 octobre 1830, don Pio, qui avait été informé de la naissance de sa nièce par Bolivar, lui indique nettement sa position. Il est prêt à lui témoigner toute son affection, cependant, faute de documents légaux prouvant sa naissance légitime, Flora n'a selon lui aucun droit à l'héritage paternel. Don Pio lui fait parvenir la somme, considérable pour l'époque, de deux mille cinq cents francs, et lui fait attribuer un legs de trois mille piastres.<sup>14</sup>

Poussée par le désir de prouver personnellement à son oncle la légitimité de ses revendications, Flora Tristan décide d'entreprendre le voyage au Pérou. Le 7 avril 1833, elle s'embarque à Bordeaux sur un navire de haute mer de 200 tonnes, le "Mexicain" en partance pour

---

<sup>13</sup>Baelen, op. cit. p. 215.

<sup>14</sup>Baelen, op. cit. p. 19

l'Amérique du Sud. Le voyage devait durer cent trente huit jours durant lesquels, seule femme à bord, elle fait face aux duretés que signifiait à cette époque un voyage en haute mer.<sup>15</sup>

Flora Tristan publiera en 1838 le livre Pérégrinations d'une Paria, 1838-1834, sorte d'autobiographie, où elle décrit avec un accent de sincérité certaine son expérience, toute personnelle, de ce voyage.<sup>16</sup> Elle a aimé ce dur voyage en mer "qui épure de tout mondain alliage le besoin de croire et le besoin d'aimer"<sup>17</sup>. Après cent trent-deux jours de navigation, Flora Tristan découvre la Pierre Blanche et six heures après, le "Mexicain" jette l'ancre dans la rade de Valparaiso. Durant ce long et dur voyage à bord du "Mexicain", le capitaine lui avait fait lire Lamartine, Victor Hugo, Walter Scott et surtout dit-elle, Bernardin de Saint-Pierre. Un passager péruvien lui avait donné à lire Voltaire et Byron, tandis que le second du capitaine avait fait revivre les cités antiques à la mode du 18ème siècle, par la lecture du Jeune Anarcharsis. C'est là donc que Flora Tristan reçut sa première éducation, sa formation spirituelle.<sup>18</sup>

Après ce long voyage, la voici de nouveau face à ses problèmes légaux et pécuniers qu'elle essayera de résoudre avec sa vivacité habituelle.<sup>19</sup> Mais il faut encore voyager avant d'arriver chez don Pio. Ainsi le 1er septembre 1833, elle s'embarque à bord

---

<sup>15</sup> Gattey, op. cit. p. 21.

<sup>16</sup> Baelen, op. cit. p. 24.

<sup>17</sup> Baelen, op. cit. p. 25.

<sup>18</sup> Baelen, op. cit. p. 26

<sup>19</sup> Baelen, op. cit. p. 26.

du trois mats américain le "Léonidas" en partance pour la côte péruvienne. Elle est fermement décidée d'obtenir l'héritage qui lui est dû. Arrivée au Pérou, elle doit faire une montée épuisante à dos de mulet d'Islay à Aréquipa, domaine familial des Tristan, puis elle arrive enfin dans un décor féerique et peut constater que "ce que lui contait sa mère sur l'opulence et l'autorité féodale de la famille Tristan répondait bien à la réalité"<sup>20</sup>.

C'est Jean Baelen qui nous donne une description de ce Pérou, atteint enfin par Flora:

Etrange pays que celui où Flora Tristan abordait en septembre 1833 et étrange milieu que celui où elle allait vivre pendant de longs mois. Aussi avide de spectacles que d'idées, elle allait tirer de cette expérience péruvienne - à défaut du capital en espèces qu'elle espérait - un enrichissement intellectuel qui lui assurerait une place plus qu'honorable dans les lettres françaises.

Oui, singulier pays que ce Pérou des années 1830 parce qu'il était à la fois très vieux et très jeune: société coloniale, à base féodale, qui s'évertuait, après le conquête de l'indépendance, vers un nouvel équilibre sans cesse compromis par les rivalités de familles et de personnes, rivalités entre gens de même race, criollos (Espagnols établis en terre américaine) les Indiens formant un monde à part sans grief précis contre la métropole. 21

Flora Tristan qui est accueillie à bras ouverts par la société péruvienne se montrera réformateur et censeur sévère dans la longue et solennelle dédicace qu'elle adressera aux Péruviens en tête

<sup>20</sup>Baelen, op. cit. p. 27.

<sup>21</sup>Baelen, op. cit. p. 32.

des Pérégrinations d'une Paria. Elle envisage deux remèdes aux maux sociaux du Pérou; l'éducation et l'information:

Lorsque l'universalité des individus saura lire et écrire, lorsque les feuilles publiques pénétront jusque dans la hutte de l'Indien, alors rencontrant dans le peuple des juges dont vous redouterez la censure, dont vous rechercherez les suffrages, vous acquerrez les vertus qui vous manquent. 22

Son espoir d'être reconnue par son oncle Pio comme enfant légitime de son père est amèrement déçu. Jean Baelen explique:

Fille du péché, faute d'un papier avec cachet et signature, Flora Tristan ne pouvait prétendre à une place assise à la table de famille. Moralement s'entend, car don Pio, seigneurial, ne demandait qu'à garder près de lui et même choyer son agréable nièce...naturelle. Mais d'obligation point. Cet entretien représente une étape importante dans l'orientation de Flora Tristan, dans sa décision d'entamer la lutte pour le triomphe d'une égalité qui, même de nos jours, n'est pas encore pleinement consacrée. 23

Flora décide de regagner Paris. Elle n'est pourtant pas particulièrement pressée. Elle ne connaissait qu'une petite partie du Pérou et voulait voir la capitale. Elle la découvre le 1er mai 1834, du port de Callao: "de la mer on aperçoit Lima, située sur une colline, au milieu des Andes gigantesques. L'étendue de la ville, les nombreux clochers qui la surmontent lui donnent un aspect féérique".<sup>24</sup>

De son expérience liménienne, Flora emporte, dans un sens, une

---

<sup>22</sup>Baelen, op. cit. p. 37.

<sup>23</sup>Baelen, op. cit. p. 40.

<sup>24</sup>Baelen, op. cit. p. 54.

impression négative:

Cette ville, toute radieuse qu'elle est par la beauté de son climat, la gaieté de ses habitants, était le dernier lieu de la terre que j'eusse consenti à habiter. Le sensualisme y règne exclusivement: tous ces êtres ont des yeux, des oreilles, un palais, mais pas d'âme où répondent la vue, les sons et le goût. Je n'ai jamais senti un vide plus complet, une avidité plus accablante que pendant les deux mois que je suis restée à Lima. 25

Mais Flora Tristan n'oubliera pas le charme physique de Lima; elle écrit dans son journal inédit, le 20 juillet 1844: "décidément il n'y a qu'un beau climat sur un coin de cette planète, Lima. Si dans cette ville il y avait une vie intellectuelle ce serait le paradis sur terre".<sup>26</sup> Le contraste entre le luxe architectural des édifices religieux et la rusticité des demeures incite Flora à philosopher et à spéculer sur l'avenir:

On sent instinctivement que le même défaut d'harmonie doit exister dans l'organisation de ce peuple, et que l'époque arrivera où les maisons des citoyens seront plus belles et les édifices religieux moins somptueux. 27

Le 16 juillet 1834, elle s'embarque au port de Callao sur un paquebot vers la France. Le deuxième volume des Pérégrinations d'une Paria se termine ainsi: "vers cinq heures on leva l'ancre, tout le monde se retira; je restai seule, entièrement seule, entre deux immensités, l'eau et le ciel".<sup>28</sup> Suit le mot "fin", mais il

---

<sup>25</sup>Baelen, op. cit. p. 60.

<sup>26</sup>Baelen, op. cit. p. 55.

<sup>27</sup>Baelen, op. cit. p. 56.

<sup>28</sup>Baelen, op. cit. p. 64.

Son retour à Paris lui réservait en premier lieu de sordides tracas familiaux. Averti par lettre anonyme que sa femme était maintenant fortunée, Chazal essayait de la rencontrer ainsi que sa fille qu'il n'avait jamais vue. Il s'ensuivit des fuites de Flora Tristan qui ne voulait plus de son mari, des tentatives d'enlèvement de sa fille; le tout se solde le 10 septembre 1838 par deux coups de pistolet avec lesquels Chazal blessa grièvement sa femme. Le 24 novembre 1838, Flora écrit dans une lettre: "Je suis entièrement rétablie. Cependant je souffre toujours car les deux balles n'ont pu être extraites. L'une est placée dans la région du coeur et l'autre dans la poitrine".<sup>32</sup>

Quelques semaines après, elle était sur pied et put se présenter le 31 janvier 1839 devant la cour d'assises où Chazal passait en justice pour tentative de meurtre.

La juridiction criminelle consacra deux séances, le 31 janvier et le 1er février 1839 sous la présidence de M. Déglos à la "tentative d'assassinat d'un mari sur sa femme" (Affaire Chazal - Mme Flora Tristan). Affaire retentissante qui attire les curieux, dont beaucoup de femmes "qui ne manquent pas d'ordinaire aux grandes affaires d'Assises...et occupent de bonne heure les places qui leur sont réservée".<sup>33</sup>

Président et avocat général font montre d'intelligence, sinon d'indulgence. Leur désir de comprendre est manifeste. Chazal

---

<sup>32</sup>Baelen, op. cit. p. 73

<sup>33</sup>Baelen, op. cit. p. 73.

n'y a pas de doute que Flora Tristan aurait voulu donner la suite de ses aventures. Le tome premier des Pérégrinations (deuxième édition) annonce en effet en 1838, pour paraître le 15 novembre, Mémoires et Pérégrinations d'une Paria, tomes 3 et 4. Ces deux tomes n'ont jamais paru. Nous ne savons rien du voyage de retour, seule une note de Flora rédigée peu avant sa mort indique qu'il était sévère et non seulement par l'état de la mer.<sup>29</sup>

Déçue par la famille Tristan dans son espoir d'obtenir une partie de l'héritage paternel, mais munie d'une rente de deux mille francs par an, Flora Tristan quittait le Pérou enrichie d'expériences intéressantes. Elle "venait enfin, pour la première fois de sa vie, de vivre en dame et même en aristocrate. Elle avait beaucoup observé et beaucoup retenu, elle avait pris conscience de ses facultés".<sup>30</sup>

Revenue à Paris elle s'installe rue de Chabanais, près du Palais Royal; elle reprend sa fille Aline qu'elle avait confiée à sa mère avant son départ pour l'Amérique du Sud. Puis elle écrit en 1836 un premier pamphlet politique, De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères, résultat des expériences faites au Pérou et en Angleterre. Peu après la publication de la brochure, Le Citateur Féminin, fondera une association basée sur les idées de "Mme F. T."<sup>31</sup>

---

<sup>29</sup> Baelen, op. cit. p. 64.

<sup>30</sup> Baelen, op. cit. p. 65.

<sup>31</sup> Desanti, op. cit. p. 184.

d'ailleurs ne conteste pas l'acte d'accusation.<sup>34</sup> Jean Baelen

décrit cette confrontation juridique:

Le procès en somme est l'illustration d'un drame de famille qui est aussi un drame social. Chazal, l'homme humilié et vilipendé, n'a pas supporté les dédains de cette Flora de haute famille qui lui a rebattu jadis les oreilles des fastes des Tristan Moscoso et qui aujourd'hui sous ce nom de Tristan, s'assure notoriété et relations. 35

Dès le début des débats, Chazal se range parmi les "pauvres prolétaires" qui n'ont pas facilement l'oreille des magistrats.

Durant son séjour en prison, il avait rédigé un Mémoire ayant pour but d'éclairer la Chambre du Conseil adressé à mes Juges pour être joint au dossier de l'affaire Chazal dans lequel il se décrivait comme un homme qui eut la malchance d'épouser une femme ambitieuse, sans scrupules et de moralité douteuse.

En réponse au pamphlet virulent écrit par Chazal, Flora décrit en détail dans Mémoires et Pérégrinations d'une Paria son mariage malheureux, son mari vulgaire, violent et méprisable. Elle plaide pour que le divorce soit à nouveau reconnu en France, et clame que le traitement subi aux mains de son époux ainsi qu'à celles de son oncle don Pio, tous les deux soutenus par les lois civiles, l'avait réduite au rang d'une paria. Ces révélations assurent une publicité énorme au conflit qui l'oppose à Chazal.<sup>36</sup>

---

<sup>34</sup> Baelen, op. cit. p. 73.

<sup>35</sup> Baelen, op. cit. p. 75.

<sup>36</sup> Gattey, op. cit. p.

Notons que Flora avait rencontré en 1837, à Paris, Robert Owen, le philanthrope anglais, dont l'idée "que le caractère de l'homme est fait pour lui et non par lui"<sup>37</sup> décrivait très bien la situation dans laquelle elle se trouve après avoir été forcée de quitter son mari. C'est cela même qui avait reveillé en elle le désir d'un changement social.

Le jeune Jules Favre, que Jean Baelen décrit comme devant devenir trente ans plus tard un des "trois grand Jules" de la III<sup>ème</sup> République avec Jules Simon et Jules Ferry, plaida pour Chazal. Il tenta de soulever l'indignation du public et de discréditer Flora en citant sa vue théorique sur le libre choix de la femme en amour:

Qu'aucune contrainte ne fasse obstacle  
à son choix, que jamais un des liens forgés  
par les idées humaines ne l'enchaîne; le  
Christ le reconnaît: l'amour que Dieu  
allume dans nos coeurs est plus légitime  
que les lois. 38

Cependant Baelen résume cette lamentable litigation et ses conséquences immédiates:

Mais Jules Favre retardait de vingt ans.  
Le romantisme avait déjà consolidé ses  
conquêtes. Et, le procès lui-même ne  
montrait-il pas assez que l'indossolubilité  
avait fait deux malheureux dont un criminel,  
sans compter les enfants? L'avocat général  
admettait qu'il y avait en faveur de l'accusé  
des circonstances atténuantes, ce qui sauvera  
la tête de Chazal. Il fut condamné à vingt

---

<sup>37</sup> Desanti, op. cit. p. 199.

<sup>38</sup> Baelen, op. cit. p. 77.

ans de travaux forcés commutés en vingt ans de prison. Sous le Second Empire, il obtint de plus une remise de trois ans de peine, puis la grâce en 1836. Il mourut à Evreux en 1860. 39

Entre 1835 et 1839, Flora Tristan se fait peu à peu une place dans le monde parisien des arts et des lettres. Cela peut paraître étonnant lorsqu'on pense au peu d'instruction qu'elle avait reçue. Mais qu'est-ce que la grammaire quand on a le don de sentir avec élan et de s'exprimer avec naturel? En effet, pour écrire il faut avoir quelque chose à dire, et pour avoir quelque chose à dire il faut avoir une cause ou une idée. N'est-ce pas ainsi que Flora Tristan est devenue écrivain?

Jean Baelen supporte cette thèse en disant:

Tout ce qu'elle publie d'un bout à l'autre de sa brève carrière d'écrivain, finit toujours par se raccorder à des préoccupations d'ordre social. Même ses incursions dans l'esthétique, comme nous le verrons, même et surtout son unique roman Méphis, qu'elle considérait elle-même comme philosophique et social. Avec une abnégation assez rare chez les écrivains, elle tournera le dos au succès proprement littéraire, au moment même où ceux-ci lui apportaient la notoriété. Car Flora Tristan, si peu connue aujourd'hui, a atteint la notoriété parisienne. Dans son modeste appartement de la rue du Bac, au 100 bis, puis au 89, elle a reçu bon nombre d'artistes et de réformateurs sociaux en même temps que les artisans et ouvriers qu'elle voulait interroger ou qui avaient recours à elle. 40

---

39      39 Baelen, op. cit. p. 77.

40      Baelen, op. cit. p. 79.

Flora avait rencontré aussi l'éditeur Arthur Bertrand. C'est à lui qu'elle avait fait lire son manuscrit relatant ses impressions sur le Pérou. Bertrand avait été tellement impressionné qu'il lui avait conseillé de publier son manuscrit sous forme de livre.

Du côté du Pérou, Flora devait s'attendre à de naturels contrecoups. Son livre était précédé d'une "Dédicace aux Péruviens", solennel discours d'une demi-douzaine de pages, destinée à expliquer sa position à ses "compatriotes et amis"

J'ai dit, après l'avoir reconnu, qu'au Pérou la haute classe est profondément corrompue, que son égoïsme la porte, pour satisfaire sa cupidité, son amour du pouvoir et ses autres passions, aux tentatives les plus anti-sociales; j'ai dit aussi que l'abrutissement du peuple est extrême dans toutes les races dont il se compose. 41

On conçoit que la haute classe, c'est-à-dire la famille et le milieu où Flora avait été reçue, ait eu de la peine à rendre justice aux bonnes mais catégoriques intentions de Flora Tristan. Au Pérou, le livre fut brûlé en place publique.

Nous disions ci-dessus que la pensée de Flora fut formée par la vie même. C'est pour cette raison qu'il est parfois difficile de séparer son oeuvre de ce que Scheler a appelé "la geste romantique de Flora Tristan" et que Desanti a présenté dans Flora Tristan, Vie, Oeuvres mêlées.

Nous avons ainsi tenu à donner, dans le premier chapitre, un aperçu de la vie de cette femme, vie étonnamment mouvementée pour

---

<sup>41</sup>Baelen, op. cit. p. 85.

une femme du 19<sup>ème</sup> siècle présente par ailleurs un intérêt unique. Mme de Staël visita l'Allemagne en 1803 et 1807. Flora Tristan vécut en 1833 au Pérou. George Sand voyagea avec Musset en 1834, en Italie. Flora Tristan navigua des mois entiers, en compagnie d'hommes seulement, pour se rendre au Pérou, et plus tard visita le parlement anglais déguisée en Turc. Madame de Staël conversera en 1803 avec Goethe, Schiller et Schlegel. Flora Tristan parcourt la France pour faire comprendre aux ouvriers ce qu'elle désirait accomplir avec son pamphlet l'Union Ouvrière. Femme extraordinaire qui s'intéressa aux problèmes des individus tout en se dévouant à la cause d'une classe entière. Flora Tristan nous étonne par son romantisme, nous attire par sa modernité, le radicalisme de sa pensée, la fin tragique de son Tour de France,<sup>42</sup> entrepris pour le bien-être de la classe ouvrière à une époque où la bourgeoisie installait solidement son pouvoir.

Elle s'était acharnée à faire légaliser sa naissance considérée illégitime, à se libérer d'un mariage infâme. C'est avec la même passion qu'elle se lancera dans une description détaillée des conditions de travail des ouvriers, de la vie des prostituées, des immigrants irlandais en Angleterre. Lors du procès contre son mari elle s'était défendue avec dignité contre les accusations d'avoir osé prétendre à une égalité avec son époux. Ce thème de l'égalité de la femme, de l'ouvrier et de l'ouvrière se manifeste dans tous ses écrits. Ceci explique l'attrait de Flora Tristan aujourd'hui.

---

<sup>42</sup> Flora Tristan, Le Tour de France Journal inédit 1834-1844, Paris, Editions Tête de Feuilles, 1973.

Cependant, ces thèmes ont été classifiés par l'orthodoxie marxiste comme utopiques.<sup>43</sup> En effet, en pure romantique, elle fait appel au sentiment de justice qui se cache d'après elle dans tous les coeurs humains. Ce sentiment naît sous la pression de la passion et lance les hommes dans une communion spontanée de fraternité. Flora Tristan n'a pas la froideur calculatrice de Marx qui voit l'homme comme devant être manipulé, ou du moins éduqué par un organisme dirigeant constitué par les représentants du peuple, en occurrence des intellectuels issus de la bourgeoisie et ayant épousé la cause du peuple. Flora Tristan croit plutôt à une naissance spontanée, dans la masse du peuple, d'une force motrice qui posséderait tous les attributs nécessaires pour modifier immédiatement la vie des ouvriers. Elle ne réfléchit point à l'évolution historique de la société. Elle ne s'enthousiasme que pour cette idée immédiate et romanesque d'après laquelle l'âme de l'homme ou de la femme trouverait une égalité parfaite dans un avenir plus ou moins immédiat. Le mouvement spontané de la masse devrait, d'après elle, faire appel aux sentiments innés de la classe dirigeante. Cette classe, soudainement inspirée par cet appel, renoncerait alors à ses principes capitalistes et se trouverait transformée par une explosion sentimentale de la fraternité. Les idées de Flora Tristan prises dans le contexte du 19ème siècle font honneur à cette femme qui aurait très bien pu ne nous livrer que les récriminations sociales d'une personne aigrie. Cependant sa grandeur réside dans une abnégation totale de son propre avenir et

---

<sup>43</sup>Desanti, op. cit. p. 9.

dans le fait qu'elle se soit élancée, comme le héros de Cervantes, dans une lutte inégale, prématurée et vouée à l'échec.

L'époque de 1830-1851 est la plus troublée de l'histoire de la France du 19<sup>ème</sup> siècle. A maintes reprises en 1830, 1832, 1834, février et juin 1848, décembre 1851, Paris se couvre de barricades. Après une monarchie de Juillet qui durera 18 ans, la Seconde République n'aura que quatre années d'existence, puis c'est l'échec définitif de la monarchie constitutionnelle, l'effondrement temporaire de la république démocratique.<sup>44</sup>

P. Moreau, dans son livre L'Histoire en France au XIX<sup>ème</sup> siècle,<sup>45</sup> discute longuement de ce problème. D'après lui un phénomène fait l'unité profonde de cette période: l'importance de la question sociale. L'essor du capitalisme industriel et commercial - quoique moins rapide en France qu'en Angleterre - engendre des changements d'équilibre dans la structure sociale. L'échec des ultras est dû en bonne partie au fait qu'en France comme en Angleterre, l'aristocratie foncière devient une "classe descendante"; aussi est-elle chassée du pouvoir politique en 1830 par la bourgeoisie, principal agent et bénéficiaire des transformations de 1789 et 1830 qui ont facilité cette victoire en supprimant toutes les entraves mises par l'Ancien Régime au profit individuel.<sup>46</sup>

---

<sup>44</sup> Armand Collin, Histoire de la Littérature Française, Tome II, Paris, Collection U, 1970, p. 683.

<sup>45</sup> P. Moreau, l'Histoire en France au 19<sup>ème</sup> siècle, Paris Les Belles Lettres, 1935, p. 210.

<sup>46</sup> Collin, op. cit. p. 683.

Dans son ouvrage Histoire de la littérature française, 47

A. Collin souligne:

Mais cette mainmise de la bourgeoisie sur l'état national n'est pas pour améliorer la condition des classes populaires, victimes par ailleurs, d'une poussée démographique qui concourt à faire de la monarchie de Juillet une période particulièrement dure pour les travailleurs, aux champs comme à la ville. S'il faut attendre 1848 et la Seconde République pour que l'opinion publique prenne conscience de l'existence d'un malaise paysan, on s'est beaucoup préoccupé, sous la monarchie bourgeoise du "paupérisme" urbain: celui-ci gonfle sans cesse les effectifs des "classes dangereuses" en particulier à Paris, la ville malade que décrira en 1842 Eugène Sue dans les Mystères de Paris. Aussi les grands écrivains de l'époque - Victor Hugo, Balzac, George Sand - s'inquiètent-ils d'un problème social qui est à l'origine des critiques toujours plus acerbes portées au libéralisme triomphant par les socialistes utopiques Saint-Simon, Fourier, Louis Blanc, Proudhon, Cabet. Tous espèrent convaincre le bourgeois de la nécessité de "faire quelque chose" pour le peuple. Romantisme social et socialisme utopique sont à l'origine de cet esprit de 48, qui vise à la fusion des classes, à l'explosion d'un amour fraternel et qui s'épanouira au lendemain de la révolution de Février 1848 - pour s'évanouir sur les barricades de juin 1848. 48

Le romantisme a contribué pour une large part à l'épanouissement du roman. Sans parler d'une littérature pour ainsi dire industrielle qui va des romans noirs de Ducray-Duminil aux romans feuilletons d'Alexandre Dumas, le succès grandissant du roman dans les années trente et quarante est lié à l'apparition d'un immense

---

<sup>47</sup> Collin, op. cit. p. 683.

<sup>48</sup> Collin, op. cit. p. 684.

public de lecteurs. A côté de l'oeuvre de Balzac, de Stendhal et de Sand, nombre d'écrivains, dont Flora Tristan, eurent recours à la forme romanesque.<sup>49</sup> Le goût, le besoin, la passion de la diversité s'emparaient des imaginations et des esprits. Ils envahissaient, sous l'impulsion de Chateaubriand et de Walter Scott, la poésie, le drame, le roman, la critique. A tout genre littéraire on demandait désormais le pittoresque des décors, la "couleur locale", comme la singularité des moeurs, des mentalités des âmes.<sup>50</sup>

C'est en tenant compte de cette ambiance que l'oeuvre de Flora Tristan doit être examinée et que sa prise de conscience de la solidarité entre l'ensemble des opprimés et la femme doit être évaluée.

---

<sup>49</sup> Collin, op. cit. p. 732.

<sup>50</sup> Collin, op. cit. p. 732.

## Chapitre II

### FLORA TRISTAN ET L'ANGLETERRE

Le procès contre son mari terminé et gagné, Flora Tristan était libre de s'adonner de nouveau à son travail. Comme elle avait passé plusieurs années en Angleterre en qualité de gouvernante ou même, si on peut croire les allégations de son mari, comme simple servante, elle décida de donner un compte rendu de ses impressions.

Ce choix ne fut pas seulement motivé par la connaissance qu'elle avait déjà acquise de l'Angleterre et des Anglais, et qu'elle allait d'ailleurs compléter par un second voyage. Son travail s'en trouvait facilité, sans doute, mais tout écrivain de la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle soucieux d'étudier les aspects de la condition prolétarienne, était naturellement attiré par le spectacle que lui offraient Londres et les grandes villes anglaises. Flora Tristan appelle Londres "une ville monstre" dont l'étendue incite à la réflexion sur l'avenir:

Que sera alors la sombre étendue de cette orgueilleuse cité? Ses proportions gigantesques survivront-elles à la puissance extérieure de l'Angleterre, et à la suprématie du commerce anglais? Ces chemins de fer, qui rayonnent de la ville monstre dans toutes les directions, lui assurent-ils un accroissement sans limites? Telles sont les préoccupations de la pensée, à l'aspect de ces flots de peuple qui s'écoulent silencieux dans l'obscurité de ces longues rue, à l'aspect de ce prodigieux amas de maisons, de navires et

de choses; et l'on éprouve le besoin de se livrer à l'examen des homes de toute classe et de leurs oeuvres de toute espèce, afin de trouver une solution aux doutes dont l'esprit est agité.

Il n'est point d'étranger qui ne soit fasciné en entrant dans la métropole britannique; mais, je me hâte de le dire, cette fascination s'évanouit comme la vision fantastique, comme le songe de la nuit; l'étranger revient bientôt de son enchantement: du monde idéal il tombe dans tout ce que l'égoïsme a de plus aride et l'existence de plus matériel.

Londres, centre des capitaux et des affaires de l'Empire britannique, attire incessamment de nouveaux habitants; mais les avantages que, sous ce rapport, il offre à l'industrie sont balancés par les inconvénients qui résultent de l'énormité des distances: cette ville est la réunion de plusieurs villes, son étendue est devenue trop grande pour qu'on puisse se fréquenter ou se connaître. Comment entretenir des relations suivies avec son père, sa fille, sa soeur, ses amis, quand, pour aller leur faire une visite d'une heure, il faut en employer trois pour le trajet et dépenser huit ou dix francs de voiture? Les fatigues extrêmes qu'on éprouve dans cette ville ne sauraient se concevoir que par ceux qui l'ont habitée, ayant des affaires, ou tourmentés du désir de voir. Les courses ordinaires sont d'une lieue et demie à deux lieues; ainsi, pour peu d'affaires qu'ait une personne, elle est exposée à faire cinq à six lieues par jour; le temps qu'elle perd peut facilement s'imaginer: en terme moyen, la moitié de la journée se passe à arpenter les rue de Londres. 51

Le développement exceptionnel de l'industrie et le conservatisme politique en Grande-Bretagne donnaient au problème ouvrier une acuité particulière<sup>52</sup> et étaient donc particulièrement intéressants pour les socialistes français qui savaient d'ailleurs que

---

<sup>51</sup>Promenades dans Londres, c. p. Scheler Lucien, Flora Tristan, suivi de morceaux shoisis, Paris, 1947, p. 194-195.

<sup>52</sup>Baelen, op. cit. p. 139.

le socialisme se développait de plus en plus dans le royaume:

Dans les villes principales, telles que Manchester, Birmingham, Liverpool, Sheffield, ect., les socialistes tiennent des séances politiques et régulières. 53

Flora Tristan avait eu des prédecesseurs dont Benjamin Constant, et elle devait avoir des successeurs dont Frédéric Engels, qui allait donner, sept ans après l'étude de Flora, une Situation de la classe ouvrière en Angleterre. Dès 1822, Constant, si porté à admirer certains aspects de l'esprit politique des Anglais, avait dénoncé brièvement, dans son Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri, l'anachronisme de la législation anglaise:

Tout ce qui se rapporte à l'industrie, aux manufactures, à la fixation du prix des journées, en un mot à l'existence de l'homme réduit à vivre de son travail, ressemble à une conspiration permanente de la classe puissante et riche contre la classe pauvre et laborieuse. 54

Flora Tristan donnera, elle aussi, une explication psychologique de cet état de choses: "ce peuple est élevé dans le mépris de la pauvreté." 55

Durant l'année 1839, Flora Tristan visita Birmingham, Manchester, Sheffield et Glasgow ainsi que Londres. Elle avait décidé de rencontrer le plus grand nombre possible de gens et de rendre visite à des lieux peu fréquentés par les touristes.

<sup>53</sup>Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. p. 257

<sup>54</sup>Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri par Benjamin Constant c. p. Jean Baelen, La vie de Flora Tristan, op. cit. p. 139.

<sup>55</sup>Baelen, op. cit. p. 139.

Dominique Desanti écrit au sujet de ce deuxième voyage en Angleterre:

Cette fois, elle sera accueillie par des socialistes, des owenistes, des chartistes et nationalistes irlandais. La femme de T. M. Wheeler, dirigeant chartiste, l'accompagnera dans les asiles, les prisons, les "working houses" et les foyers, tandis que des chartistes armés de cannes l'escorteront à travers les bas-fonds et les pubs. 56

Durant ce voyage, Flora Tristan se rapproche considérablement de Richard Owen. Elle alla, dans Promenades dans Londres, consacrer un chapitre, le chapitre XIX, à l'étude de la doctrine du socialiste anglais. Pourtant, au début de ce même chapitre, elle prend soin de déclarer: "Afin d'éviter toute fausse interprétation, je déclare que je ne suis ni saint-simonienne, ni fouriériste, ni oweniste." 57  
Pourtant, elle a bien étudié les trois doctrines. Sa sympathie va vers Owen avec lequel elle se sent le plus d'affinités:

A la même époque, trois hommes sans communication entre eux, se trouvant l'un en Russie, l'autre en France, et celui-ci en Angleterre, arrivent par des séries distinctes de faits et de raisonnements à une vérité morale qu'ils démontrent, avec une évidence à laquelle l'égoïsme refuse en vain de se rendre; savoir: que le travail par association est le seul qui puisse garantir les hommes de l'oppression et de la famine, et les arracher aux vices et aux crimes qu'enfantent l'organisation et les luttes intestines de nos sociétés. Le serf russe paraît moins malheureux à Saint-Simon que le prolétaire de l'Europe; que cet esclave de la faim et de l'ignorance, exploité par la cupidité

---

<sup>56</sup> Desanti, op. cit. p. 223.

<sup>57</sup> Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. p. 246.

et la ruse de ceux qui possèdent, et pressuré par la puissance. Saint-Simon, membre de la haute aristocratie, la connaît trop intimement pour croire aux talents héréditaires; il fonde sa hiérarchie sur les divers degrés d'intelligence et pose en principe; "à chacun suivant sa capacité à chaque capacité suivant son oeuvre". Fourier dissèque l'organisation sociale, en montre à découvert et toutes les fraudes, et toutes les violences, et toutes les turpitudes; par induction, il est conduit de l'attraction des corps à l'attraction passionnelle, de l'harmonie des sons à l'harmonie des passions humaines; l'attraction et l'harmonie sont les deux pivots de son organisation et sa loi reflète celle des mondes. Fourier est prophète, sans chercher à être prophète, et partant du principe que l'univers se réfléchit dans toutes ses parties, il voit dans la vie de l'homme l'image de la vie de l'humanité tout entière. Owen n'a pas étudié la philosophie, il n'a pas observé toutes les classes des sociétés européennes, à l'époque des convulsions de la Révolution française, et son esprit n'est pas disposé, comme celui de Saint-Simon, à formuler une organisation sociale; il ne s'élève pas non plus, comme Fourier, à la loi de l'univers pour y découvrir la loi d'harmonie qui doit régir les sociétés humaines; rien de tout cela. Owen est un homme dont le cœur est aimant, l'esprit juste et observateur. Il s'est instruit dans les manufactures, où, pendant trente ans, il a eu un nombre considérable d'ouvriers sous ses ordres, et où il a étudié toutes les misères du pauvre.

Les idées d'Owen résultent d'une série d'observations et d'expériences, mais ne forment pas une théorie complète qui comprenne l'homme dans toutes ses formes variées, telles que l'histoire et le monde les présentent à nos yeux. Préoccupé de l'immense influence qu'exercent sur nous les circonstances extérieures, Owen ne tient presque aucun compte de l'organisation; l'être humain est pour lui le bloc de marbre dont le statuaire fait à son gré un héros, un monstre ou une cuvette; l'homme d'Owen est une "statue de main d'hommes"; j'avoue que je n'y vois pas la créature de Dieu avec ses pressentiments de l'infini et de sa

vie éternelle et progressive. Disons-le, Owen ne s'occupe pas assez des besoins animiques; mais, en revanche, Owen me paraît admirable quand il organise les intérêts matériels. Il convie aux associations l'immense population des prolétaires de l'Europe; il leur en fait voir l'urgente nécessité, s'ils ne veulent pas mourir de faim, le bien-être qui en résulterait pour eux, et leur indique les moyens de les réaliser. Il leur démontre, par des calculs et des raisonnements fondés sur l'expérience, que, par l'association, le travail et le capital produiraient le plus possible, et que les dépenses seraient les plus faibles, relativement à la somme des jouissances. Owen est le saint Jean du désert qui annonce le Christ; c'est le précurseur d'un autre, qui viendra compléter sa création, animer cette statue de Prométhée, colorer de poésie cette vie matérielle, élever le temple que les arts embelliront de leurs prestiges. 58

Flora Tristan croit pouvoir constater, que depuis sa visite précédente de 1835, la situation en Angleterre s'était détériorée et que l'insatisfaction de la classe ouvrière avait maintenant atteint la classe moyenne. Connaissant peu le caractère discipliné anglais, elle prédit une révolution similaire à celle de la France en 1789:

Frères, nous ne sommes pas dans des temps ordinaires; les peuples ne se contentent plus de leur affranchissement partiel; ils comprennent enfin que tout homme est "citoyen du monde", parce que tous faisant partie de la grande société humaine, deviennent naturellement solidaires. Aussi - veulent-ils que tous les habitants de la terre soient affranchis, libres et heureux. Les privilégiés sont effrayés, l'épouvante les gagne; ils menacent, le sol tremble. 59

---

<sup>58</sup> Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. p. 46.

<sup>59</sup> Dédicace à la 4ème édition des Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. p. 192.

Comme la défaite française de Waterloo datait à cette époque à peine d'un quart de siècle, il n'est pas surprenant que Flora Tristan ait analysé les descendants des troupes anglaises victorieuses avec quelque sévérité. En outre, et ceci est important, il faut prendre en considération qu'elle était également descendante, par son père, d'un autre ennemi traditionnel de l'Angleterre, l'Espagne. Ses années d'association avec les familles anglaises n'avaient pas été les plus heureuses. La distance maintenue par ses employeurs anglais avec elle, descendante des Grands d'Espagne, avait été pour elle une source d'irritation constante.<sup>60</sup>

Dans la préface de son livre, les Promenades dans Londres elle déclare qu'elle n'avait pas essayé de donner une étude détaillée des Anglais et de l'Angleterre pour laquelle, insiste-t-elle, il aurait fallu la collaboration de plusieurs personnes. Elle s'était limitée à noter quelques faits observés ainsi que des impressions personnelles:

Je ne fus nullement impressionnée par les apparences extérieures, ou convaincue par les décorations riches et brillantes de la scène anglaise. Je rendis visite à l'arrière-scène. Je notais de près le maquillage sur le visage des acteurs. J'écoutais leur conversation privée. J'étudiais de plus près possible tout ce que j'étais à même d'observer. 61

D'après Jean Baelen, les Promenades dans Londres, parues en 1840, tiennent bien sûr une place modeste dans la littérature européenne,

<sup>60</sup> Gattey, op. cit. p. 110.

<sup>61</sup> Gattey, op. cit. p. 111.

à côté des Scènes de la vie anglaise de Dickens et de Nicolas Nickleby. Pour les puristes, c'est moins un livre qu'une série d'impressions et de remarques.<sup>62</sup> Les puristes, à notre avis, ont tort. Flora Tristan se rendit compte elle-même, d'ailleurs, que son livre était devenu plus que le simple compte-rendu qu'elle s'était proposé d'écrire. C'est ainsi qu'elle dédia la quatrième et dernière édition de son livre, dite édition populaire publiée en 1842 et vendue à un prix modique, "Aux Classes Ouvrières". Nous avons tenu à inclure ici une partie assez considérable de cette dédicace qui révèle l'importance et la portée du travail de Flora Tristan:

Travailleurs, c'est à vous, tous et toutes, que je dédie mon livre; c'est pour vous instruire sur votre position que je l'ai écrit: donc il vous appartient.

L'horrible oppression que l'aristocratie anglaise fait peser sur les peuples des Îles Britanniques, sur les laboureurs et les ouvriers qui créent toutes les richesses, offre une haute leçon que les travailleurs de la terre entière doivent avoir constamment présente à la pensée. Savez-vous comment une poignée d'aristocrates, lords, baronnets, évêques, propriétaires de terres et sinécristes de toutes sortes, savez-vous comment cette poignée de privilégiés peut pressurer, torturer et affamer une nation de vingt-six millions d'hommes, les conduire avec le fouet et le bâton, les entasser dans les prisons (work houses), les transporter parmi les sauvages, et enfin leur refuser jusqu'aux vêtements et même le pain?... Savez-vous la source de toutes ces énormités? Eh bien, c'est que ces vingt-six millions de créatures humaines sont élevées, comme des esclaves, dans

---

<sup>62</sup>Baelen, op. cit. p. 140.

l'ignorance et la crainte. C'est que l'école, l'église et la presse sont complices des oppresseurs.

.....

Croyez-vous que si le peuple anglais avait été élevé dans des principes de liberté et d'égalité, s'il avait appris à considérer que la résistance à l'oppression est non seulement le droit naturel de l'homme, mais que, bien plus, lorsque le peuple est opprimé, l'insurrection devient un devoir sacré; croyez-vous qu'il souffrirait que des lords, législateurs par droit de naissance, que des propriétaires de terres féodales fissent pour lui des lois de famine afin de lui vendre leurs grains plus cher? Non, certes; car alors le peuple anglais sentirait sa dignité, et aurait trop d'élévation dans l'âme pour attendre, ainsi plongé dans l'abjection, la mort lente et convulsive de la faim.

.....

En Angleterre, le peuple n'est affranchi que de nom; vingt-quatre millions de prolétaires portent encore le joug de l'aristocratie. Le peuple anglais n'a pas, comme vos pères et vous, commencé à conquérir l'égalité et la liberté dans de glorieuses révolutions.

Travailleurs, n'oubliez jamais que si le règne de la justice, le gouvernement au profit de tous et de toutes, ne s'obtient que par le courage des masses, il ne se conserve que par la vigilance la plus active. Le privilège cherche continuellement à se créer une existence à part, à vivre dans le luxe aux dépens de tous. Vous le voyez par l'Angleterre, où les grands propriétaires, qui dominent dans les élections, affament les ouvriers. Lorsque les gouvernants, les membres des assemblées législatives, sont élus par le petit nombre, c'est au profit de ce petit nombre que la nation est gouvernée.

Peuples, ne perdez donc pas de vue vos droits politiques, car si la loi ne les accordait pas à toutes les capacités, au fur et à mesure que se développe dans les masses la vraie instruction, l'instruction professionnelle, qui enrichit et assure

l'indépendance de chacun, si la loi n'appelaient pas proportionnellement à ce développement intellectuel un plus grand nombre de citoyens à exercer les droits politiques, vous retomberiez sous le joug d'une nouvelle aristocratie, artistocratie d'argent, parcimonieuse, avide, et mille fois plus tyrannique que celle dont vos pères se sont délivrés.

.....

Prolétaires, mon ouvrage est l'exposition du grand drame social que l'Angleterre va dérouler aux regards du monde: il vous fait connaître l'impitoyable égoïsme, la révoltante hypocrisie, les monstrueux excès de cette oligarchie anglaise, à l'apparition des grands événements de cette lutte terrible qui s'engage entre les prolétaires et les nobles de ce pays. Vous jugerez si la nation anglaise est destinée à s'affranchir du joug, à se régénérer, ou si cette grande nationalité doit finir par une aristocratie cruelle et pourrie et un peuple avili et misérable.

Vous verrez, par l'exemple du peuple anglais, combien est précaire l'existence d'un peuple dont les libertés civiles ne sont pas garanties par des droits politiques et des institutions sociales établies en vue de l'intérêt de tous et de toutes également. Vous sentirez de quelle importance il est pour vous d'obtenir l'un et l'autre, et de vous rendre capables par l'instruction d'en user convenablement.

.....

Prolétaires, pour persévérer dans l'étude ou dans la recherche de ces maux, pour les étudier avec calme, il faudra raidir vos nerfs et vous armer de tout votre courage, car les plaies sont profondes et saignantes. Travailleurs, et vous travailleuses, qui jusqu'ici n'avez encore compté pour rien dans les sociétés humaines, je vous serre cordialement la main. Je m'unie à vous pour la tâche commune; je vis en vous par l'amour. Et suis votre soeur en l'humanité. 63

---

<sup>63</sup> Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. p. 187-192.

Un des amis de Flora Tristan, un mystérieux A. Z., écrivait dans la préface des Promenades dans Londres que l'Angleterre était gouvernée par l'aristocratie qui avait uniquement à coeur son intérêt propre. A l'ancienne aristocratie féodale s'était jointe la nouvelle noblesse, celle de la finance, dont la puissance était fondée sur la possession d'un capital immense; et leur intérêt, comme celui de la vieille aristocratie, était de maintenir le status quo. En somme, cette classe dirigeante illustre ce que Proudhon (1819-1865) attaquait quand il écrivait:

La propriété viole l'égalité, consacre l'exploitation de l'homme; la propriété c'est le vol. Il y a vol parce qu'elle comporte le droit de percevoir un profit sans travail. 64

Cette aristocratie, non seulement s'adonnait à une vie luxueuse et oisive, elle imposait également des loyers exorbitants, maintenait en vigueur les "Corn Laws", promulguées en 1815, et qui bloquaient l'importation du blé étranger afin de maintenir le prix de vente élevé du blé domestique. Flora écrit à ce sujet:

Il semble que sous un gouvernement à demi bien organisé, il devrait suffire, pour acquérir de l'aisance, d'être habile dans sa profession, laborieux et économe. Cependant, l'Angleterre vous montre une foule d'ouvriers de talent sans ouvrage et mourant de faim. C'est que les travailleurs se sont laissés surcharger de plus d'impôts qu'ils n'en peuvent payer: c'est que les produits de leur travail ne peuvent plus se vendre à l'étranger, parce que les hommes de l'aristocratie qui gouvernent l'Angleterre ne veulent pas recevoir les

grains, les vins et les bestiaux de l'étranger, afin de vendre plus cher aux travailleurs tout ce qui est objet de consommation indispensable: le pain, la bière, la viande etc...<sup>65</sup>

L'aristocratie était indifférente aux souffrances des pauvres et ignorait les leçons de la France durant 1789-94. Dans la classe commerciale une seule philosophie était prévalente, celle du "laissez-faire" c'est à dire de payer les ouvriers les rémunérations les plus basses. Ceci fait, les propriétaires des usines étaient libres de poursuivre leur carrière dédiée à faire fortune; tandis que l'ouvrier était abandonné à la tâche ingrate de se maintenir en vie ou plutôt de mourir lentement par manque de nourriture.<sup>66</sup>

Les classes dirigeantes étaient les seules à avoir eu une éducation universitaire. Elles étaient en charge de la justice, commandaient l'armée et la marine. Elles avaient le contrôle total du parlement et imposaient leur volontés à la monarchie. Elles étaient toujours prudentes de cacher leur but principal, celui d'accroître leurs fortunes personnelles. Ce n'était pas seulement pour une question de liberté que les Anglais avaient combattu Napoléon, mais aussi parce que l'Empereur, qui contrôlait le continent européen, avait mis fin aux importations anglaises. En outre, l'aristocratie anglaise avait encouragé les révolutions sud-américaines afin d'obtenir des débouchés lucratifs aux produits fabriqués dans le Royaume-Uni.<sup>67</sup>

---

<sup>65</sup>Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. 188-189.

<sup>66</sup>Walter Houghton, The Victorian Frame of Mind 1830-70, New Haven, Yale University Press, 1963, p. 240.

<sup>67</sup>Gatley, op. cit., p. 111.

Flora savait que seules l'extension des droits légaux, l'éducation et la volonté de se renseigner en politique allaient pouvoir sortir l'ouvrier de sa misère :

Cependant, persuadez-vous bien que vous ne devez considérer les droits politiques uniquement que comme des moyens à l'aide desquels vous vous mettez en position de pouvoir attaquer légalement le mal dans sa source, et le mal, ce sont les abus qui règnent dans l'ordre social tel qu'il est établi aujourd'hui; abus dans l'ordre gouvernemental et politique, abus dans l'ordre commercial et agricole, abus dans l'ordre familial et religieux. C'est de l'ordre social, la base de l'édifice, que vous devez vous occuper, et non de la politique, qui n'est qu'un pouvoir factice, existant aujourd'hui, renversé demain, rétabli sous une nouvelle forme, puis renversé encore. La politique proprement dite ne touche qu'à des intérêts spéciaux d'Etat à Etat, et concernant seulement certaines classes de privilégiés. Jusqu'à présent, la politique a été une science égoïste.

.....

Mais, puisque dans notre société actuelle, la politique est encore la clef de voûte, travailleurs, réclamez donc, réclamez sans cesse l'extension des droits électoraux.

.....

Soyez-en bien convaincus: vos libertés et vos progrès reposent entièrement sur l'extension que prendra parmi vous la lecture des publications qui signalent les abus, les lois et règlements qui nuisent aux travailleurs, et les institutions, les lois et règlements que leurs intérêts réclament.

L'histoire du passé nous montre pendant des milliers d'années les travailleurs des campagnes et des villes dans l'esclavage. Cet esclavage eût été sans terme si l'imprimerie n'était venue mettre les livres à la portée du peuple. La lecture s'est répandue lentement dans les classes ouvrières, mais ses progrès ont toujours précédé ceux de la liberté. Lorsque le peuple put lire la Bible et l'Évangile, on le vit partout rejeter la domination de Rome et des prêtres et quand les journaux vinrent instruire des droits de l'homme, il voulu que ses chefs lui

rendissent compte de leurs actes...ce qui est urgent, c'est que les ouvriers s'instruisent des causes de leurs souffrances et des moyens d'y remédier; il faut qu'ils connaissent la marche des événements et des actes des privilégiés. Pour cela, ils doivent se faire un devoir, même une obligation de conscience, de lire et de méditer les ouvrages de leurs défenseurs. Qu'ils étudient donc les livres des Eugène Buret, des Gustave de Beaumont, des abbé Constant, des Cormenin, des Fourier, en un mot, les écrits de tout être à qui Dieu révèle les causes des maux qui affligent la société et les lois de l'harmonie. 68

Le jugement exprimé dans les Promenades dans Londres est sévère et une réaction directe contre un siècle, où comme le dit Flora Tristan "l'anglomanie envahit nos mœurs et nos habitudes"<sup>69</sup>. Le livre ne passa point inaperçu. On le commenta en Angleterre comme en France. Deux éditions portent la date 1840 et il y eut deux réimpressions en 1842 dont l'une a pris le titre La Ville Monstre, titre du chapitre premier des autres éditions.<sup>70</sup>

Il est compréhensible que les Français, encore sous l'emprise sentimentale de la défaite napoléonienne, aient lu avec ferveur cette critique d'Albion, d'un pays si pudique en public, mais qui permettait en douce l'esclavage des blancs et la débauche. Les Promenades dans Londres sont un livre sévère, d'une critique amère et bien fondée. Les critiques français étaient unanimes en considérant ce livre de Flora Tristan comme étant le meilleur de toutes ses oeuvres: "l'investigation est courageuse, le jugement sévère, le motif noble," déclare

---

<sup>68</sup> Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit., p. 190-192

<sup>69</sup> Baelen, op. cit. p. 140.

<sup>70</sup> Baelen, op. cit. p. 140.

La Revue du Progrès.<sup>71</sup> De son côté Jean Czynski écrit dans Le Nouveau Monde: "Madame Tristan mérite l'approbation du peuple anglais en dévoilant les tares sociales qui se nourrissent au coeur même de l'Angleterre".<sup>72</sup> Le livre est basé sur un journal que Flora a dû tenir durant son séjour en Angleterre. L'ouvrage débute par la description de ses impressions de Londres. Comme tous les étrangers de ce temps, elle est enthousiasmée par ses allées vertes, ses ponts gigantesques ainsi que le nombre considérable de navires de haute mer ancrés dans son port pour charger les produits anglais. Cependant, la fascination de Flora Tristan fut de courte durée. Son oeil scrutateur nota en très peu de temps que Londres devenait une ville monstrueuse s'agrandissant sans cesse. Elle écrit:

A la première vue, l'étranger est frappé d'admiration pour la puissance de l'homme; puis il est comme accablé sous le poids de cette grandeur et se sent humilié de sa petitesse.  
 Ces innombrables vaisseaux, navires, bâtiments de toute grandeur, de toute dénomination qui, pendant de longues lieues, couvrent la surface du fleuve qu'ils réduisent à l'étroite largeur d'un canal; le grandiose de ces arches, de ces ponts qu'on croirait jetés par des géants pour unir les deux rives du monde; les docks, immenses entrepôts ou magasins qui occupent vingt-huit acres de terrain; ces dômes, ces clochers, ces édifices auxquels les vapeurs donnent des formes bizarres; ces cheminées monumentales qui lancent au ciel leur noire fumée et annoncent l'existence des grandes usines; l'apparence indécise des objets qui vous entourent;

---

<sup>71</sup>Gathey, op. cit. p. 104-113.

<sup>72</sup>Gathey, op. cit. p. 104-113.

toute cette confusion d'images et de sensations trouble l'âme; elle en est comme anéantie. Mais c'est le soir surtout qu'il faut voir Londres: Londres, aux magiques clartés de millions de lampes qu'alimente le gaz, est resplendissant. Ses rue larges, qui se prolonge à l'infini; ses boutiques, où des flots de lumière font briller de mille couleurs la multitude des chefs-d'oeuvre que l'industrie humaine enfante; ce monde d'hommes et de femmes qui passent et repassent autour de vous: tout cela produit, la première fois, un effet enivrant. Tandis que, le jour, la beauté des trottoirs, le nombre et l'élégance des squares, les grilles d'un style sévère, qui semblent isoler la foule le foyer domestique, l'étendue immense des parcs, les courbes heureuses qui les dessinent, la beauté des arbres; la multitude d'équipages superbes, attelés de magnifiques chevaux, qui parcourent les routes, toutes ces splendides réalisations ont quelque chose de féérique dont le jugement est ébloui. 73

Ebloui, oui, mais l'esprit de Flora est trop lucide pour rester longtemps victime d'un éblouissement. Nous le savons, elle a vite fait de découvrir la misère sous cette splendeur apparente.

Londres pouvait être divisée en trois parties. Le centre de la ville, le West End, et les faubourgs. Le centre de la ville, en dépit des incendies multiples du passé, était composé de rues très étroites où s'élevaient des maisons vétustes, si sombres et humides que l'aristocratie du West End aurait refusé d'y loger leurs chevaux. Cependant, elles étaient habitées par des petits artisans.

Le West End, était le lieu de résidence de la cour royale, de l'aristocratie ainsi que des étrangers fortunés. Les maisons étaient

bien bâties, quoique leur conformité dénotait un manque flagrant d'imagination.

Les faubourgs étaient peuplés par des ouvriers à la mine hagarde, leurs enfants chétifs, ainsi qu'un grand nombre de prostitués.<sup>74</sup>

Les rues étaient bordées de petites maisons à un ou deux étages avec parfois une cave qui elle aussi servait d'habitation. Flora note:

Ce n'est pas sans un sentiment d'effroi que le visiteur pénètre dans l'étroite et sombre ruelle de Bainbridge. A peine y a-t-il fait dix pas qu'il est suffoqué par une odeur méphitique. La ruelle, entièrement occupée par le grand magasin de charbon est impraticable. A droite, nous entrâmes dans une autre ruelle non pavée, boueuse et remplie de petite mares où croupissent les eaux nauséabondes de savon, de vaisselle et autres plus fétides encore.

.....

Dans Saint-Gilles, on se sent asphyxié par les émanations; l'air manque pour respirer, le jour pour se conduire. Cette misérable population lave elle-même ses haillons, qu'elle fait sécher sur des perches qui traversent les ruelles, en sorte que l'air atmosphérique et les rayons du soleil sont complètement interceptés. La fange sous vos pas exhale ses miasmes, et sur votre tête les hardes de la misère dégouttent leurs souillures. 75

Ces maisons composées de trois ou quatre pièces et d'une cuisine étaient généralement l'habitat de l'ouvrier. F. Engels et Karl Marx notent également que les rues ne sont généralement pas pavées, elles sont sales, remplies d'ordures de tout genre, sans égouts, mais coupées

---

<sup>74</sup>Gathey, op. cit. p. 114-115.

<sup>75</sup>Desanti, op. cit., p. 307-308.

ci et là par des grandes flaques d'eau stagnante. Dû à une construction sans méthode, l'aération des maisons est inexistante et on peut s'imaginer sans trop d'efforts l'ambiance de ces quartiers où une multitude d'ouvriers s'entassait dans un espace extrêmement restreint. En outre, les rues servaient de séchoir où des cordes, d'où pend le linge mouillé, sont tendues de maison à maison.<sup>76</sup> Marx et Engels donnent leur impression sur l'ambiance qui existait à Londres:

Dans Londres, comme dans toutes les grandes villes d'Angleterre les gens se considèrent les uns comme les autres uniquement comme des objets utilitaires; l'un exploite l'autre, ce qui résulte dans l'imposition de la volonté du plus fort sur le plus faible; ceux au pouvoir accaparent tout, et les faibles, les pauvres, ont à peine de quoi survivre. <sup>77</sup>

En 1839, la religion jouait un rôle secondaire dans la vie politique de l'Angleterre, alors que l'argent jouait le rôle primordial. Flora Tristan remarqua que le pays était nettement divisé en deux: d'un côté les hobereaux et les financiers dans l'intérêt desquels la nation était gouvernée, de l'autre côté les ouvriers d'usine et de l'agriculture, qui payaient les deux tiers des taxes, fournissaient les recrues pour l'armée et la marine et "que les riches affamaient afin qu'ils travaillent pour les salaires les plus bas".<sup>78</sup>

En ce qui concerne l'agriculture, Flora Tristan remarqua que

---

<sup>76</sup> K. Marx & F. Engels, On Britain, Moscow, Foreign Languages Publishing House, 1962, p. 59-60.

<sup>77</sup> K. Marx & F. Engels, op. cit. p. 57.

<sup>78</sup> Gattey, op. cit. p. 118.

le terroir des trois royaumes appartenait à une poignée de familles.<sup>79</sup>  
 A cette époque ceux qui travaillaient la terre et qui la rendaient belle et productive obtenaient une simple pitance d'esclave en récompense de leurs labeurs.<sup>80</sup> La fabrication en masse des produits industriels signifiait la fin de l'artisanat. Ce résultat immédiat de la révolution industrielle (1760-1830) n'était pas dû à un seul évènement, mais surtout à l'évolution constante de l'économie anglaise durant les 18ème et 19ème siècles. L'Angleterre se transformait rapidement de nation agricole en "atelier du monde". Cette révolution signifiait la fin de l'ancienne vie de village, et créait les problèmes des nouvelles villes industrielles. Elle donnait naissance à la nouvelle classe des ouvriers d'usine, le prolétariat, qui existera en vendant son travail pour un salaire.<sup>81</sup>

Aussi longtemps que les Anglais avaient été en charge de la révolution industrielle, les ouvriers se voyaient assurés d'un bon salaire. Mais dès que les nouvelles usines du continent européen étaient entrées en compétition, les fabricant anglais s'étaient vus dans l'obligation de réduire le prix de vente de leurs produits, ce qu'ils firent en diminuant les salaires de leurs ouvriers, et en les obligeant à travailler quatorze heures par jour. Outrée par les impressions recueillies sur la condition ouvrière, Flora Tristan s'exprime dans des termes sans équivoques:

---

<sup>79</sup>Gattey, op. cit. p. 118.

<sup>80</sup>E. C. Lester, The Glory & Shame of England, New York, Harper Bros. 1841, p. VI.

<sup>81</sup>G. D. H. Cole, A short history of the british working class movement, London, George Allen & Unwin, 1948, p. 3.

L'esclavage n'est plus à mes yeux la plus grande des infortunes humaines depuis que je connais le prolétariat anglais: l'esclave est sûr de son pain pour toute sa vie et de soins quand il tombe malade; tandis qu'il existe aucun lien entre l'ouvrier et le maître anglais. Si celui-ci n'a pas d'ouvrage à donner, l'ouvrier meurt de faim; est-il malade, il succombe sur la paille de son grabat, à moins que, près de mourir, il ne soit reçu dans un hôpital: car c'est une faveur que d'y être admis. S'il vieillit, si par suite d'un accident il est estropié, on le renvoie et il mendie furtivement de crainte d'être arrêté. Cette position est tellement horrible, que pour la supporter il faut supposer à l'ouvrier un courage surhumain ou une apathie complète. 82

Outrée par la condition de l'ouvrier telle qu'elle la perçoit, Flora Tristan déclare que l'ouvrier en Angleterre est le plus malheureux de tous:

Le prolétariat anglais, dans quelque profession que ce soit, est une existence tellement atroce, que les nègres qui ont quitté les habitations-sucreries de la Guadeloupe et de la Martinique, pour aller jouir de la 'liberté anglaise' à la Dominique et Sainte-Lucie, reviennent, quand ils le peuvent, auprès de leurs maîtres. Loin de moi la pensée sacrilège de vouloir défendre aucune sorte d'esclavage. Je veux seulement prouver, par ce fait, que la loi anglaise est plus dure pour le prolétaire que le 'bon plaisir' du maître français à l'égard de son nègre. L'esclave de la propriété anglaise a, pour gagner son pain et payer les taxes qu'on lui impose, une tâche lourde.

Le nègre est seulement exposé aux caprices de son maître, tandis que l'existence du prolétaire anglais, celle de sa femme, de ses enfants sont à la merci du producteur. Le calicot, ou tel autre article, baisse-t-il

---

<sup>82</sup> Baelen, op. cit. p. 141-142.

de prix, aussitôt ceux atteints par la baisse, soit filateurs, couteliers, potiers, etc..., d'accord entre eux, réduisent les salaires, sans s'inquiéter nullement si les nouveaux salaires qu'ils adoptent suffisent ou non à la nourriture de l'ouvrier; ils augmentent aussi le nombre des heures de travail.

Quand l'ouvrier est à la tâche, ils exigent plus de fini dans son ouvrage, tout en le payant moins, et l'ouvrage où toutes les conditions ne sont pas exactement remplies n'est pas payé. Cruellement exploité par celui qui l'emploie, l'ouvrier est encore pressuré par le fisc et affamé par les propriétaires de terres; presque toujours, il meurt jeune; sa vie est abrégée par l'excès de travail ou par la nature de ses travaux. Sa femme et ses enfants ne lui survivent pas longtemps; attelés à la manufacture, ils succombent par les mêmes causes; s'ils n'y sont point occupés l'hiver, ils meurent de faim au coin des bornes.

La division du travail poussé à l'extrême limite, et qui a fait faire des progrès si immenses à la fabrication a annihilé l'intelligence pour réduire l'homme à n'être qu'un engrenage de machine. Si encore l'ouvrier était dressé à exécuter les diverses parties d'une ou plusieurs fabrications, il jouirait de plus d'indépendance; la cupidité du maître aurait moins de moyen de le torturer; ses organes conserveraient assez d'énergie pour triompher de l'influence délétère d'une occupation qu'il n'exercerait que quelques heures. Les é mouleurs des manufactures anglaises ne passent pas trente-cinq ans; l'usage de la meule n'a aucun effet nuisible sur nos ouvriers de Châtellerault, parce que l'écoulage n'est qu'une partie de leur métier, et ne les occupe que peu de temps, tandis que, dans les ateliers anglais, les é mouleurs ne font pas autre chose. Si l'ouvrier pouvait travailler à diverses parties de la fabrication, il ne serait pas accablé par sa nullité, par la perpétuelle inactivité de son intelligence; répétant toute la journée les mêmes choses,

les liqueurs fortes ne deviendraient pas pour lui un besoin pour le faire sortir de la torpeur dans laquelle la monotonie de son travail le plonge, et l'ivrognerie ne mettrait pas le comble à sa misère. Il faut avoir visité les villes manufacturières, vu l'ouvrier à Birmingham, Manchester, Glasgow, Sheffield, dans le Staffordshire et, pour se faire une juste idée des souffrances physiques et de l'abaissement moral de cette classe de la population. Il est impossible de juger du sort de l'ouvrier anglais par celui de l'ouvrier français. En Angleterre, la vie est de moitié plus chère qu'en France, et depuis 1825 les salaires ont subi une telle baisse que presque toujours l'ouvrier est obligé de réclamer les secours de la paroisse pour faire vivre sa famille; et, comme les paroisses sont accablées par le montant des secours qu'elles accordent, elles en règlent la quotité, relativement aux salaires et au nombre d'enfants de l'ouvrier; non en raison du prix du pain, mais d'après le prix de la pomme de terre; pour le prolétaire anglais, le pain est une nourriture de luxe. 82a

Le mouvement réformateur le plus radical était celui des Chartistes qui avait des militants dans chaque usine et ateliers, ainsi que parmi les ouvriers agricoles. Flora, qui rencontra et des Tories, et des radicaux, recueillit au sujet des chartistes des témoignages bien différents:

Les torys me les dépeignaient comme d'atroces scélérats: les whigs, avec leur fatuité ordinaire, traitaient les chartistes d'impudents insignes, et enfin les radicaux dont ils sont l'espoir m'en parlaient comme étant les sauveurs de la patrie. 83

---

<sup>82a</sup> Promenades dans Londres, c. p. Scheler op. cit. p. 205-206.

<sup>83</sup> Desanti, op. cit. p. 233.

Elle-même les appelle la "sainte alliance du peuple". Cette alliance allait bientôt s'avérer entreprise futile des pauvres pour améliorer leur vie. Ce fut une protestation passionnée et revendicatrice des pauvres contre les conditions extrêmement dures dans lesquelles ils furent obligés de vivre. Elle prit la forme d'une demande par la classe ouvrière pour une réforme radicale du parlement. Le mouvement débuta en 1836, quand William Lovett fonda la "London Working Men's Association" composée d'artisans. Le but de l'association fut d'unifier la classe ouvrière, d'informer le public de leurs conditions de travail, et de provoquer une certaine agitation pour obtenir quelques droits politiques et sociaux pour toutes les classes. Ce fut un mouvement sincère et vigoureux. <sup>84</sup>

Flora avait décidé de rendre visite à ce parlement de l'Angleterre, ce "rempart des libertés" dont l'origine remonte à la Grande Charte de 1215, et constitue depuis la révolution de 1688 et la "Déclaration des Droits" pour tous les éclairés d'Europe, le modèle vénérable des régimes constitutionnels. <sup>85</sup> Mais elle apprend qu'il lui est interdit d'assister aux séances de cette chambre, parce qu'elle est femme. Suivant l'exemple de George Sand, elle se déguise en homme, en l'occurrence en Turc; un représentant de l'empire Ottoman ayant accepté de l'admettre dans son entourage pour la visite de la chambre législative. Comme Flora Tristan était une

---

<sup>84</sup>G. D. H. Cole, op. cit. p. 640-662.

<sup>85</sup>Baelen, op. cit. p. 161.

personnalité assez spectaculaire, son déguisement fut vite découvert. Les membres honorables la traitèrent, il faut bien le dire, avec une certaine grossièreté. Des réflexions désobligeantes furent formulées à haute voix: "ce doit être une Française. Elles sont habituées à ne rien respecter. Mais en vérité, c'est indécent. L'huissier devrait la faire sortir".<sup>86</sup> Déçue par la qualité intellectuelle et l'attitude des députées, elle parvient à assister à une séance de la Chambre des Lords, où la réception fut un peu plus courtoise. A nouveau, le déguisement est dévoilé:

Mais les manières de ces messieurs furent bien différentes de celles auxquelles j'avais été exposée dans la chambre des délégués de la boutique et de la finance; on me regarda de loin, on chuchuta en souriant, mais je n'entendis aucun propos insolent ou impoli. 87

Les Lords la déçoivent à leur tour par leurs débats fades, sans aucune portée, et par leur attitude désinvolte. Elle est choquée de voir le célèbre duc de Wellington, vainqueur à Waterloo, s'étaler, après un discours "les quatre fers en l'air".<sup>88</sup> Indignée, elle s'exprime en termes quasi apocalyptiques à la fin des Promenades dans Londres:

Il y a cinquante ans que le peuple de France brûlait les châteaux et vingt fois l'Europe en armes a été impuissante pour empêcher sa course de triompher. A l'heure actuelle, l'Angleterre retentit en tous lieux de cris de révolte et de destruction. Oh Lords, repentez-vous, redoutez la vengeance du peuple. 89

---

<sup>86</sup>Baelen, op. cit. p. 162.

<sup>87</sup>Baelen, op. cit. p. 162.

<sup>88</sup>Desanti, op. cit. p. 246.

<sup>89</sup>Baelen, op. cit. p. 163.

Ironie du destin, ce ne sera pas le peuple anglais qui prendra la voie de la révolution pour redresser les torts, mais encore la France, une génération plus tard, par la Commune.

Après sa visite aux chambres législatives, Flora Tristan visita les usines, allant jusqu'à la ville de Birmingham. Elle apprit que les heures considérables de travail provoquaient souvent une mort prématurée des ouvriers. Dans les mines de charbon, 140,000 personnes étaient employées, dont un tiers passait la journée de travail sous terre. Dans le Tyne, 4,937 hommes et 3,554 garçons en bas âge étaient employés sous terre. L'explosion des gas provoquaient des accidents fréquents. Dans l'espace de 25 ans, 2,070 vies furent perdues.<sup>90</sup> Elle s'exclame avec indignité:

Ainsi, la vie des hommes est à prix d'argent; et, quand la tâche exigée doit les faire mourir, l'industriel en est quitte pour augmenter les salaires. Mais c'est encore pis que la traite des nègres... Au-dessus de cette énormité monstrueuse, je ne vois que l'anthropophagie... Les propriétaires d'usines de manufactures peuvent, sans en être empêchés par la loi, disposer de la jeunesse, de la sève de centaines d'hommes, acheter leur existence et la sacrifier, afin de gagner de l'argent. Le tout moyennant un salaire de 7 à 8 shillings par jour, 8.75f à 10f. 91

Cette indignation première va de pair avec sa réaction lors de ses visites dans les usines où elle peut voir les gigantesques machines à vapeur:

---

<sup>90</sup> E. C. Lester, op. cit. p. 160.

<sup>91</sup> Baelen, op. cit. p. 147-148.

En présence du monstre, on ne voit que lui, on n'entend que sa respiration. Revenu de votre stupeur, de votre épouvante, vous cherchez l'homme; on le distingue à peine réduit par les proportions de tout ce qui l'entoure, à la grosseur d'une fourmi; il est occupé à mettre sous le tranchant de deux grandes courbes, qui présentent la forme d'une mâchoire de requin, d'énormes barres de fer, que cette machine coupe avec la netteté d'un damas qui trancherait un navet. Si d'abord je ressentis de l'humiliation à voir l'homme annihilé, ne fonctionnant plus lui-même que comme une machine, je vis bientôt l'immense amélioration qui ressortirait un jour de ces découvertes de la science: la force brutale anéantie, le travail matériel exécuté dans moins de temps, et plus de loisir laissé à l'homme pour la culture de son intelligence: mais pour que ces grands bienfaits se réalisent, il faut une révolution sociale. Elle arrivera, car Dieu n'a pas révélé aux hommes ces admirables inventions pour les réduire à n'être que les ilotes de quelques manufacturiers et propriétaires de terres. 92

Les usines étaient, en effet, très encombrées, chaque endroit disponible était utilisé pour la fabrication. Le confort ou la santé même des ouvriers étaient la moindre importance lors des constructions des ateliers de manufacture. Alors que les machines étaient maintenues impeccablement, le plancher et les fenêtres des bâtiments étaient couverts de saleté. Les ouvriers de ces usines, n'auraient pas accepté d'être employés par centaines dans ces bâtiments insalubres, où le travail organisé avec une grande expertise imposait un exercice exténuant, et ils auraient refusés d'être entassés la nuit dans des maisons malodorantes, s'ils avaient eu quelque instruction.<sup>93</sup>

---

<sup>92</sup> Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. p. 212.

<sup>93</sup> E. C. Lester, op. cit. p. 6.

Or, les classes pauvres étaient généralement considérées comme étant incapables de pouvoir profiter d'une éducation intellectuelle sérieuse. Trois genres d'écoles existaient pour l'instruction du peuple, la "Charity School", la "School of Industry" et la "Sunday School". La "Charity School" fut souvent critiquée, car son but unique semblait de propager la religion chrétienne. Toutefois, c'est par ce moyen qu'environ 30,000 enfants des pauvres recevaient vers la fin du siècle un semblant d'instruction. Les "Schools of Industry" enseignaient une technique de base pour la fabrication des produits destinés à une vente immédiate. Les enseignants, fréquemment illettrés eux-mêmes, imposaient une discipline sévère, maintenue par l'application de punitions corporelles. Au début du 19<sup>ème</sup> siècle, beaucoup des villes de province ne disposaient d'aucun établissement d'enseignement pour les pauvres.<sup>94</sup>

En dépit du "Factory Act" de 1833, les conditions de travail étaient minables. Cette loi de 1833 fut promulguée principalement pour la protection des enfants travaillant dans les usines de textiles. Une loi supplémentaire, datant de 1842, défendait l'emploi des femmes et filles ainsi que des garçons âgés de moins de dix ans pour des travaux sous terre dans les mines, et les femmes étaient, elles aussi, chargées de tâches au-dessus de leurs forces physiques. En 1844, la journée de travail des enfants âgés de moins de 13 ans fut limitée à six heures et demie, celle des enfants plus âgés à douze.<sup>95</sup>

---

<sup>94</sup>E. W. Martin, Where London ends, London, Phoenix House 1958, p. 178-179.

<sup>95</sup>H. D. Traill & J. S. Mann, Social England, New York, G. P. Putnam's Sons, 1909, Vol. VI, Sect. I, p. 314-316.

Toutefois, la misère des pauvres était due surtout à une dépression économique. Vers 1840, la prospérité des années antérieures avait disparue. Beaucoup de fabricants étaient ruinés, ce qui plaçait la classe ouvrière dans une situation dramatique. Les salaires dans les usines étaient réduits à un tiers de leur montant antérieur. A peu près un homme sur dix était à même de trouver du travail. Un quart des maisons ouvrières étaient vides. Des milliers de familles vivaient dans les hospices pour les pauvres ou essayaient de se maintenir en vie avec un shilling par semaine, octroyé à chaque membre de la famille par l'Etat. Les résultats de la révolution industrielle avaient donné à quelques-uns, fortune et prospérité. D'un autre côté, elle avait ruiné l'homme de métier et l'artisan, exploité les femmes ainsi que les enfants. La dépression économique n'était pas due uniquement aux "Corn Laws", que Flora Tristan décrivait :

Reposez-vous sur l'imagination britannique pour créer des devoirs et des impôts qui obligent le nègre à non moins de travail que son maître en obtenait avant l'émancipation. 96

Elle était plutôt due au fait de la spéculation forcée des fabricants, qui avaient produit avec une telle surabondance que les débouchés sur les marchés mondiaux étaient saturés, et personne n'était plus à même de réaliser le moindre profit.<sup>97</sup> Déprimée par ses observations Flora Tristan note :

---

<sup>96</sup> Promenades dans Londres, c. p. Scheler, op. cit. p. 225.

<sup>97</sup> D. Willson, A History of England, New York, Holt Rinehart & Winston, 1967, p. 640-662.

Il y a quelques années pour assurer une vie plus longue aux chevaux, le trajet des diligences fut raccourci. Si un cheval coûte à l'employeur jusqu'à cinquante livres, le pays par contre, lui procure la main-d'oeuvre humaine sans frais. 98

Après avoir lu un rapport rédigé par un certain Mr. Talbot, secrétaire de la "London Society for the Prevention of Juvenile Prostitution" fondée en mai 1835, Flora Tristan décida d'examiner le problème de la prostitution qui sévissait à Londres. Elle écrit

Je vois dans la prostitution une folie affreuse, ou elle est tellement sublime que mon être humain n'en peut avoir conscience. Braver la mort n'est rien; mais quelle mort affronte la fille publique - elle s'est fiancée à la douleur, vouée à l'abjection - tortures physiques incessamment répétées - mort morale de tous les instants - et mépris de soi-même. 99

A la fin du 18ème et au début du 19ème siècle, la plupart des pays européens prenaient des mesures preventives afin de limiter le commerce des femmes et jeunes filles. L'effort le plus vigoureux fut accompli par le code Napoléon qui protégeait les droits de la femme jusqu'à l'âge de 21 ans, et qualifiait le proxénétisme de crime. Le paragraphe 334 du code stipulait que la peine imposable pour la séduction d'une fille âgée de moins de 21 ans était un emprisonnement de 2 ans, plus une amende de 200 francs. En Angleterre au 19ème siècle, cependant,

---

<sup>98</sup> C. Gattey, op. cit., p. 129.

<sup>99</sup> Desanti, op. cit., p. 249.

la loi permettait à toute jeune fille de 12 ans de consentir à sa propre séduction.<sup>100</sup> C'était précisément en Angleterre que les enfants, surtout ceux de la classe ouvrière, avaient le plus besoin de protection. Graduellement, cependant, l'Etat se libérait de ses obligations et laissait aux femmes et aux enfants eux-mêmes le soin de se protéger. Il est évident qu'ils en étaient incapables. De plus, les lois interdisant dans une certaine mesure l'emploi des enfants dans les usines, contribuaient directement à une augmentation du nombre des prostituées. Comme les enfants ne pouvaient plus être employés dans les usines, la prostitution était la seule possibilité à leur disposition pour gagner leur vie. Flora témoigne:

Les filles nées dans la classe pauvre  
sont poussées à la prostitution par  
la faim; les femmes sont exclues  
des travaux de la campagne, et quand  
elles ne sont pas occupées dans les  
manufactures, elles n'ont pour  
toute ressource que la servitude ou  
la prostitution. 101

Mais ce n'étaient non seulement les membres des familles pauvres qui tombaient aisément entre les mains des professionnels de la prostitution. C'était le cas également pour mainte jeune fille de la bourgeoisie. Ceci dû à la pruderie de l'éducation même à laquelle elle était soumise. Une fois qu'une jeune fille avait perdu sa virginité, l'ambiance religieuse de ce temps lui faisait croire qu'elle avait

---

<sup>100</sup> C. Terrot, Traffic in Innocents, New York, P. Dutton & Co, 1960, p.174-75.

<sup>101</sup> Desanti, op. cit., p. 252.

commis un péché presque impardonnable. En désespoir de cause, elle se dirigeait vers les maisons closes pour gagner sa vie. <sup>102</sup>

La société anglaise du 19<sup>ème</sup> siècle était bien étrange dans ce sens qu'elle adulait la "pureté innée" des femmes et accommodait "le mal inné" des hommes. Elle croyait fermement au principe qu'étant donné que la modestie des dames devait être protégée, les désirs naturels du mâle devaient être satisfaits par les pauvres. Elle tolérait le point de vue qu'un homme pouvait s'amuser aussi longtemps qu'il était prêt à payer pour son plaisir, même si celui-ci était imposé de force sur de très jeunes filles vierges. <sup>103</sup> En règle générale, les filles apprenaient dès l'âge le plus tendre que le seul but dans la vie d'une jeune fille était de devenir séduisante aux yeux des hommes et d'obtenir de cette manière un époux. A l'appui de ceci nous citons un poème de 1841 écrit par A. H. Clough intitulé Duty

With the form conforming duly,  
Senseless what it meaneth truly,  
Go to church - the world require you  
To balls - the world require you too,  
And marry - papa and mama desire you,  
And your sisters and schoolfellows do. <sup>104</sup>

Il y avait un plus grand nombre de femmes que d'hommes en Angleterre. Leur éducation était limitée délibérément afin qu'elles ne puissent

<sup>102</sup> V. L. Bullough, The History of Prostitution, New York, University Books, 1964, p. 175-176.

<sup>103</sup> M. Pearson, The Age of Consent, Newton Abbot, David & Charles, 1972, p. 11-12.

<sup>104</sup> J. Fowles, The French Lieutenant's Woman, Boston, Little Brown, 1969, p. 82.

entrer en compétition directe avec les hommes. E. Royston Pike, écrivait dans Human Documents of the Victorian Golden Age

In that year (1851) there were some 8,155,000 females of the age of ten upwards in the British population, as compared with 7,600,000 males. Already it will be clear that if the accepted destiny of the Victorian girl was to become a wife and mother, it was unlikely that there would be enough men to go around. 105

Flora Tristan notait que les prostituées étaient si nombreuses dans les rues de Londres, qu'on pouvait les rencontrer à chaque heure de la journée aux endroits fréquentés par les hommes. Afin d'étudier les endroits où ces filles emmenaient leurs clients, Flora se rendit accompagnée de deux amis armés de grosses cannes sur la Waterloo Road habitée uniquement par les prostituées ainsi que par leurs protecteurs. C'était un soir d'été, et partout des filles à moitié deshabillées ou même torse nu se tenaient sur les portes, bavardant gaiement avec leurs souteneurs. Le trio observa les filles, le soir venu, se rendre en groupe vers le West End d'où elles reviendraient le lendemain entre 8 et 9 heures. Les filles se dirigeaient vers les lieux où il y avait foule. Après les spectacles, les prostituées se rendaient aux "finishes" que Flora Tristan décrit comme étant des endroits de rafraîchissement où les gens allaient pour finir la nuit.

---

<sup>105</sup> J. Fowles, op. cit., p. 12.

Là elle assista à des scènes de débauche, en particulier de l'aristocratie, qui prenait plaisir à enivrer les filles qui étaient en nombre, pour ensuite les soumettre à des indignités physiques.

Flora note :

Quel digne emploi ils font de leurs immenses fortunes, ces nobles seigneurs anglais, comme ils sont beaux, comme ils sont généreux lorsqu'ils ont perdu l'usage de leur raison et qu'ils offrent cinquante, cent guinées à une prostituée, si elle veut se prêter à toutes les obscénités que l'ivresse enfante. 106

La durée de l'activité "professionnelle" d'une prostituée était d'après Flora Tristan d'environ quatre ans

Dans cette ville d'intempérance la vie des filles publiques de toutes les classes est de courte durée. Qu'elle en ait envie ou non, la prostituée est obligée de boire des boissons alcooliques. Quel tempérament pourrait tenir à de continuels excès. Aussi trois ou quatre ans sont la période d'existence de la moitié des prostituées de la ville de Londres; il en est qui résistent sept ou huit ans, mais c'est le terme extrême que peu atteignent et que seulement de très rares exceptions dépassent. 107

Beaucoup trouvaient la mort par suite des maladies vénériennes et poitrinaires. Si elles ne pouvaient être admises dans les hôpitaux,

---

<sup>106</sup> Desanti, op. cit., p. 257.

<sup>107</sup> Desanti, op. cit., p. 259-260.

elles croupissaient dans d'affreux taudis où, dépourvues de nourriture, de soins médicaux, elles agonisaient. Flora élabore :

Le chien rencontre en mourant le regard de son maître, tandis que la prostituée finit au coin d'une borne, sans que personne jette sur elle un regard de pitié. 108

Dans ses écrits sur la prostitution, Flora Tristan se réfère fréquemment au Dr. Ryan, médecin savant et respecté, qui donna le nombre des filles publiques à Londres comme étant de cent mille dont au moins la moitié était âgée de moins de vingt ans. Cette information publiée dans son livre Prostitution in London était basée sur les archives de la police.

Mr. Talbot, secrétaire de la Société pour le Prévention de Prostitution Juvénile, informa Flora Tristan qu'il y avait cinq mille maisons closes à Londres qui employaient environ le nombre équivalent d'hommes et de femmes comme procureurs, et qui étaient constamment à l'affût de filles âgées de dix et douze ans pour lesquelles les meilleurs prix étaient payés. En outre, environ quatre cent mille personnes étaient engagées directement ou indirectement à ce vice organisé, qui rapportait huit millions de livres par an. Des cinq mille maisons closes, à peu près deux mille mettaient de jeunes garçons à la disposition de leurs clients. M. Talbot estimait qu'à Londres il y avait treize à quatorze mille prostituées entre l'âge de dix à treize

---

<sup>108</sup> Desanti, op. cit., p. 260.

ans. Durant une période de huit années, deux mille sept cents malades âgés de dix à quinze ans avaient été admis avec des maladies vénériennes à Guy Hospital.<sup>109</sup> Dans sa conclusion du chapitre sur la prostitution, Flora Tristan note avec amertume que la mort naturelle de dix mille enfants par an était probablement considéré par le gouvernement britannique comme un contrôle naturel de la population:

En mai 1836 le comité de la Société pour prévenir la prostitution de l'enfance, dans le compte-rendu de ses travaux, remarque que, ...quelle soit la peine que tout homme moral éprouve à la vue des scènes de vices qui se montrent sans déguisement dans la métropole, néanmoins le spectacle le plus révoltant est offert par l'épouvantable accroissement de la prostitution de l'enfance. A la faveur de la nuit et même en plein jour, les rues sont parcourues par de malheureux enfants détournés des sentiers de la vertu, de la protection de leurs parents, par des mécréants qui ont consommé leur destruction dans le but de faire un gain, et qui pourtant demeurent impunis. 110

Citons à l'appui de l'angoisse sociale avancée par Flora Tristan une lettre publiée dans le Times du Février 24, 1858:

Now, what if I am a prostitute, what business has society to abuse me? Have I received any favours of society? If I am a hideous cancer in society, are not the causes of the disease to be sought in the

---

<sup>109</sup>Gathey, op. cit., p. 130-137.

<sup>110</sup>Desanti, op. cit., p. 264.

rotteness of the carcass? Am I  
not its legitimate child, no  
bastard, Sir? lll

Dans le chapitre qu'elle consacre aux prisons, Flora Tristan observe que l'extrême pauvreté de la population contribuait à la croissance constante de la criminalité. Il est vrai que le gouvernement confronté avec le nombre croissant des pauvres s'était vu dans l'obligation de prendre des mesures légales, en apparence tout au moins, afin de leur donner une certaine assistance. Or, "The Poor Law" de 1834 fut introduit, non pas tant pour aider les pauvres, mais en fait pour alléger les impôts payés par la bourgeoisie au profit des "oeuvres sociales". Ces impôts qui avaient été de six cent mille livres en 1750, représentaient en 1818 la somme astronomique de huit millions de livres. La nouvelle loi de 1834 avait pour but de cesser toute aide aux hommes de bonne santé, et de rendre les hospices pour les pauvres, "workhouses", si inhospitaliers que les pauvres s'y rendaient uniquement quand ils se trouvaient dans une situation tout à fait désespérée. Les règlements dans ces institutions étaient draconiens; maris et femmes étaient séparés; un silence total devait régner durant le repas pris en commun. "The Poor Law" allait être contrôlée par une commission gouvernementale dont un des membres le plus actif fut le rébarbatif Edwin Chadwick qui, par la manière dont il appliquait la loi, laissait entendre que les pauvres étaient

---

lll J. Fowles, op. cit., p. 308.

par nature paresseux, vicieux et devaient être punis en conséquence. <sup>112</sup>

Après avoir entendu des rapports contradictoires et après maints refus, Flora Tristan, obtint enfin la permission de visiter les prisons de Newgate, Cold Bath Fields et Mill Bank. Elle note qu'à part ces trois institutions, il y en avait huit autres "que la vanité nationale refusa à l'oeil étranger de pénétrer". <sup>113</sup> En vérité, cinquante quatre nouvelles prisons furent bâties à travers l'Angleterre entre 1835-1837. Toutes furent modelées sur le principe de la prison de Pentonville, où pour la première fois furent introduites des rangées de cellules individuelles dans des bâtiments multiples qui s'élançaient d'un axe central comme les rayons d'une roue. Cette nécessité de créer de nouvelles prisons était due à l'inefficacité des lois pénales réformatrices, "Gaol Acts" de 1815, qui avaient pour but d'améliorer les conditions de vie lamentables dans lesquelles les prisonniers étaient obligés de vivre. Dans les vieilles prisons comme Newgate, que Flora Tristan critiqua si vivement, les bâtiments étaient si insalubres que des maladies infectueuses y étaient constantes. Moreau-Christophe écrivait dans son Rapport sur les prisons d'Angleterre:

Chez les Anglais, la peine d'emprisonnement n'est point une peine pénitentiaire; c'est tout simplement une peine répressive, ayant pour but d'infliger au coupable le châtement qu'il a encouru, et de tirer de ce châtement

---

<sup>112</sup> H. D. Traill & J. S. Mann, op. cit., p. 314-316.

<sup>113</sup> Baelen, op. cit., p. 157

une leçon sévère pour lui-même, et un exemple pour ceux qui seraient tentés de l'imiter. 114

Flora était horrifiée par ce qu'elle avait vu à Newgate, et posa les questions suivantes:

Veut-on que le prisonnier croie qu'il va être livré aux tortures dont les légendes de son village ont impressionné sa mémoire? Ou bien est-ce un avertissement qu'on lui donne contre la justice des hommes, qui, hier encore, faisait usage de pareils moyens pour découvrir la vérité? N'est-il pas d'une haute importance que le malheureux qui a enfreint les lois reprenne confiance en ces mêmes lois, qu'il ne doute point de la justice des magistrats qui l'appliquent? Voulez-vous les maintenir en révolte contre la société? Ou avez-vous le projet de les réformer? 115

Par contre, la construction et la propreté de la prison modèle de Mill Bank impressionna Flora Tristan. La seule chose qu'elle y trouva à critiquer était la proximité immédiate des marais, ainsi que des usines dont les fumées nauséabondes envahissaient les cellules. Elle notait également que le coût annuel pour le maintien d'un prisonnier était d'ordre d'environ vingt-six livres et que le montant total des frais de prisons pour toute l'Angleterre s'élevait à deux cent mille neuf cent quatre vingt neuf livres. <sup>116</sup> D'après Jean Baelen, l'idée générale de Flora Tristan sur le régime pénitentier se dessine ainsi:

---

<sup>114</sup> Desanti, op. cit., p. 280.

<sup>115</sup> Baelen, op. cit., p. 157.

<sup>116</sup> Gattey, op. cit., p. 138-145.

A part le cas désespéré des irrécupérables (elle admet qu'il s'en trouve, peu, mais il s'en trouve), il faut éviter de placer le prisonnier dans une position hors de tout contact social. Dans la mesure du possible, il faut créer autour de lui l'ambiance de la vie active, ne pas le 'retrancher'. 117

Nous trouvons ces conclusions remarquables et proches des conclusions des réformateurs sociaux d'aujourd'hui.

Après avoir visité les prisons anglaises, Flora Tristan alla au concours hippique d'Ascot. Elle arrive à quelques conclusions et comparaisons avec la France dont nous donnons ici la plus mordante "en France la créature la plus honorée est la femme. En Angleterre c'est le cheval - le cheval est roi".<sup>118</sup> De nouveau, Flora est étonnée par le spectacle des Anglais, disciplinés durant les courses, mais s'adonnant peu après à des jeux de hasard et devenant indisciplinés au moment de consommer des quantités énormes de nourriture et de boissons. Flora Tristan remarqua que des dames élégantes devenaient malades grâce à leurs excès gastronomiques, tandis que leurs compagnons masculins titubaient ivres morts. Elle n'est nullement en faveur de loisirs employés à de tels excès.

Avant de quitter Paris, un ami espagnol lui avait donné le conseil de visiter le quartier irlandais de Londres où un quart de million d'immigrants d'Irlande vivaient. Elle leur consacra un chapitre des Promenades dans Londres, qui souligne, indirectement

---

<sup>117</sup> Baelen, op. cit., p. 161.

<sup>118</sup> Gattey, op. cit., p. 138-145.

d'après elle, l'opulence anglaise. Karl Marx et Engels décrivaient les Irlandais habitant l'Angleterre comme suit:

Le caractère facile et gai de l'Irlandais, sa crudité innée qui le place légèrement audessus du sauvage, son mépris pour tous les délassements humains que cette même crudité lui rend incapable de comprendre et d'y participer, sa pauvreté et sa saleté, le poussent vers l'alcoolisme. C'est avec une concurrence pareille que l'ouvrier anglais doit vivre. Une concurrence d'une classe tellement basse qu'une rémunération minime lui suffit. 120

Flora Tristan renchérit:

En Angleterre, le patriotisme n'est qu'un esprit de rivalité il consiste, non dans l'amour du prochain, mais dans la prétention de l'emporter sur toutes les nations. Cette ridicule vanité, que j'aurai plusieurs fois l'occasion de remarquer, fait que tout le monde s'entend à merveille pour cacher les misères du pays, singulier patriotisme, de dissimuler des maux qui ne peuvent se guérir que par la plus grande publicité, qu'en appelant l'attention de tout homme qui a une voix pour parler, une plume pour écrire, afin de susciter la rougeur sur le front des puissants. 121

Puis elle se lance sans hésitation aucune dans la description du quartier irlandais, que nous avons déjà mentionné précédemment:

Ce n'est pas sans un sentiment d'effroi que le visiteur pénètre dans l'étroite et sombre ruelle de Bainbridge. A

---

<sup>120</sup> K. Marx & F. Engles, op. cit., p. 126-127.

<sup>121</sup> Desanti, op. cit., p. 307.

peine y a-t-il fait dix pas qu'il est suffoqué par une odeur méphitique. La ruelle, entièrement occupée par le grand magasin de charbon, est impraticable. A droite, nous entrâmes dans une autre ruelle non pavée, boueuse et remplie de petites mares où croupissent les eaux nauséabondes de savon, de vaisselle et autres plus fétides encore...Oh, je dus alors maîtriser mes répugnances et réunir tout mon courage pour oser continuer ma marche à travers ce cloaque et toute cette fange. 122

En 1841 on estimait qu'au delà de quatre cent mille habitants de la Grande Bretagne étaient nés en Irlande. La grande majorité de ces gens étaient catholiques, et ils étaient les moins payés de la classe ouvrière. La plupart d'entre eux vivaient à Londres et dans les villes industrielles. Les origines de l'émigration irlandaise vers l'Angleterre eurent comme raison le soulèvement de 1798, et comme suite logique l'"Act of Union" de 1800. La famine de 1821-22, suivie de l'éviction des métayers irlandais de leurs terres entre 1830 fut une des causes qui augmenta le nombre des émigrants vers Liverpool et Bristol. C'étaient les plus déshérités qui venaient en Angleterre, les plus fortunés se rendant au Canada ou aux Etats-Unis. 123

Leur utilité pour les fabricants anglais était incontestable. Un fabricant de soie de Manchester déclarait: "dès que j'ai une commande importante je fais une demande en Irlande pour les services

---

<sup>122</sup> Desanti, op. cit., p. 307.

<sup>123</sup> E. P. Thompson, The Making of the English Working Class, Markham, Penguin Books, 1974, p. 469-485.

de dix, quinze ou vingt familles d'ouvriers".<sup>124</sup> En effet, l'expansion rapide de l'industrie britannique n'aurait pas été possible sans la réserve considérable de la main d'oeuvre appauvrie de l'Irlande. Les Irlandais n'avaient plus rien à perdre dans leur patrie et tout à gagner en Angleterre. Ces Irlandais victimes les plus minables de l'oppression, n'étaient pas les plus propres; déchets devant les portes d'entrée, odeurs désagréables, porcheries à côté des maisons, ou bien cochons à l'intérieur des habitations, à peine quelques meubles; Flora était ahurie et dégoûtée:

Qu'on se représente des hommes, des femmes, des enfants; les pieds nus, piétinant la fange infecte de ce cloaque; les uns accotés au mur faute de siège pour s'asseoir, d'autres accroupis à terre; des enfants gisant dans la boue comme des pourceaux. Non, à moins de l'avoir vu, il est impossible de se figurer une misère aussi hideuse, un avilissement aussi profond, une dégradation de l'être humain plus complète. 125

Habitué à une vie frugale l'Irlandais était sans manières mais, de plus, adonné à la boisson. Mal habillé, il se nourrissait uniquement de pommes de terre, et ce qui restait de l'argent gagné était dépensé à l'achat de boissons. 126

---

<sup>124</sup> Report on the state of the irish poor in Great Britain, 1836, p. VII.

<sup>125</sup> Desanti, op. cit., p. 308.

<sup>126</sup> F. Engels, The Condition of the Working Class in England, Oxford, Basil Blackwell, 1958, p. 104.

"Les Irlandais avaient découvert la base minimale sur laquelle une vie humaine peut être maintenue".<sup>127</sup>

Comment vivaient-ils? Flora Tristan note que les hommes volaient et que les femmes se prostituaient. Dès l'âge de neuf ans, les garçons commençaient à voler. Entre onze et douze ans les filles furent vendues aux maisons closes. Les vieillards devenaient des mendiants. D'après Flora, l'Angleterre était incapable de remédier à cette situation:

Ainsi, en Angleterre, les moralistes, les hommes d'Etat, dont les paroles sont écoutées, n'indiquent d'autre moyen pour sauver le peuple de la misère que de lui prescrire le 'jeune', de lui interdire le 'mariage' et de jeter dans les égouts les enfants nouveau-nés. Selon eux, le mariage ne doit être permis qu'aux 'gens aisés', et il ne doit exister aucun hospice pour les enfants abandonnés. 128

Il n'est donc pas étonnant qu'à part le chartisme, le rénovateur idéaliste que fut Robert Owen qui voulait remédier à la misère du peuple anglais, ait fait une impression considérable sur Flora Tristan.

Charles N. Gattey, discute longuement l'owenisme et l'atmosphère familiale anglaise. Robert Owen était né le 14 mai 1771. Les historiens du mouvement travailleur anglais lui ont découvert le rôle de père du socialisme anglais. Pour la plus grande part de sa

---

<sup>127</sup> J. P. Kay, The Moral and Physical Condition of the Working Classes employed in the Cotton Manufacture in Manchester, 1832, 2nd ed., p. 21.

<sup>128</sup> Desanti, op. cit., p. 311.

vie, Owen considéra toute religion comme un adversaire redoutable. Il était, à proprement parler, un deïste. L'Église l'attaquait pour son refus de placer le christianisme au delà de toute autre religion. Cependant, bien plus qu'eux, durant toute sa vie, il mettait l'emphase sur la plus grande de toutes les vertus - la charité. Il considérait la réforme politique comme étant peu importante. Il cherchait avant tout un plus grand revenu pour la classe ouvrière, ainsi que la sécurité d'emploi sur le marché industriel et commercial en pleine fluctuation. Il croyait qu'un environnement contrôlé était de prime importance pour la formation du caractère humain; c'était là la base même de la philosophie de l'owénisme.

L'attitude d'Owen envers la classe ouvrière était paternaliste. Cependant, dans une société où le profit maximum à outrance était considéré comme étant le plus grand bien, Owen, par ses écrits, donna aux ouvriers une conception nouvelle de leur dignité individuelle, ainsi qu'un sens de la valeur des contributions qu'ils faisaient au bien-être de la communauté. Flora Tristan l'avait bien compris:

Jamais homme n'a paru, sur le grand théâtre du monde, doué, à un plus haut degré que lui, d'amour pour ses semblables; trouver le remède à leurs maux a été pour Owen le but de quarante ans d'observations, d'expériences et de travaux. Dieu a couronné son oeuvre, et maintenant le philanthrope pratique, devenu l'apôtre du principe d'amour, consacre le reste d'une vie si bien remplie à démontrer aux prolétaires l'avantage de l'union fraternelle pour chaque individu; car c'est en vue du bonheur

---

de ce monde qu'il leur recommande de  
s'aimer et de s'unir. 129

Flora Tristan avait été peu impressionnée par la vie domestique anglaise. Ce qui la frappa surtout était en comparaison avec la France l'existence morne et triste des femmes. Elle observe que pour elles, les jours, les mois et les années semblaient être de la même durée, car l'uniformité de leur vie ne changeait guère. Leur éducation était en fonction directe de la position sociale occupée par leurs parents. Mais cette éducation même s'illustrait par le peu de variation dans ses limites fort étroites. Les Anglais parlaient beaucoup de liberté individuelle, mais leurs lois les refusaient à leurs femmes. Une jeune fille était uniquement à même d'hériter de son père si elle n'avait pas de frères. Elle avait ni droits politiques ni civiles, et si elle se mariait, elle devenait la propriété intégrale de son mari. Toutes les jeunes filles de bonne famille étudiaient la musique, la danse ainsi que le dessin en dépit de leurs aptitudes réelles ou non-existantes. Quant à leur éducation morale, elle était uniquement basée sur la lecture de la Bible. On était d'accord de dire que la Bible contenait des idées merveilleuses, mais d'un autre côté, elle décrivait en détail, des meurtres, vols, adultères, viols et orgies. Flora Tristan s'étonna qu'une jeune fille puisse lire ces faits bibliques sans objection aucune, quand d'un autre côté il lui était interdit d'utiliser dans son vocabulaire des

---

<sup>129</sup> Desanti, op. cit., p. 326.

mots comme jambes, pantalons, sous-vêtements, taureau, etc.

L'époux anglais gardait sa femme jalousement cloîtrée à la maison, non parce qu'il était jaloux ou follement amoureux, mais uniquement parce qu'il considérait sa femme comme faisant partie du mobilier, et uniquement pour son usage exclusif. Les femmes en Angleterre n'étaient pas, comme en France, en charge de leur ménage. Le mari anglais gardait tout l'argent ainsi que les clés, embauchait et renvoyait les domestiques, et décidait unilatéralement de l'avenir des enfants. Jean Baelen remarque que les jeunes filles anglaises se mariaient par obéissance à leur père ou dans l'espoir de pouvoir jouer un rôle plus important dans la société. Quant aux hommes, le seul motif qui les faisait se marier, semblait être de pouvoir accaparer des dots importantes afin d'être à même de rembourser leurs dettes personnelles, ou de spéculer, ou simplement pour s'amuser dans leurs clubs privés avec leurs maîtresses. La majorité des hommes riches de Londres maintenaient sur un pied élevé une maîtresse dans une jolie petite maison des faubourgs où ils fondaient une deuxième famille. Toute leur affection et dévotion semblait être dirigée vers cette femme et les enfants qu'elle leur donnait.

D'après Flora Tristan, l'existence solitaire, qui était le sort de la plupart des femmes mariées, leur donnait le temps d'observer la vie, et certaines d'entre elles devenaient des écrivains. Celle qu'elle admirait le plus était Mary Wollstonecraft. C. N. Gattey insiste sur le fait que Flora Tristan n'arrivait pas à trouver une copie de son livre très discuté, Défense des droits de la femme. Dès

---

que Flora mentionnait cet ouvrage aux femmes anglaises, elle recevait comme réponse que ce livre était obscène. Eventuellement elle fut à même de lire cet ouvrage. 130

Il est curieux de noter que le livre avait été dédié à Talleyrand, prince de Bénévent à qui Mary Wollstonecraft écrivait:

Je m'adresse à vous, monsieur, comme à un législateur, et je vous demande si, quand les hommes combattent pour leur liberté et pour qu'on les laisse décider eux-mêmes de ce qui convient à leur propre bonheur, il n'est pas inconséquent et injuste d'assujettir les femmes à des lois qu'elles n'ont pas concouru à faire. 131

En peu de mots, Flora Tristan résume le programme de Mary Woolstonecraft, qu'elle fera sien:

Elle veut pour les deux sexes l'égalité des droits civils et politiques, leur égale admission aux emplois, l'éducation professionnelle pour tous, et le divorce à la volonté des parties. 132

On peut dire que le féminisme de Flora Tristan dérive de la Défense des droits de la femme. 133

Voici ce qu'elle dit elle-même de la femme anglaise:

Il suffit de résider quelques mois en Angleterre, pour être frappée de l'intelligence et de la sensibilité

<sup>130</sup> Gattey, op. cit., p. 161-163.

<sup>131</sup> Baelen, op. cit., p. 152.

<sup>132</sup> j. Baelen, op. cit., p. 152.

<sup>133</sup> Baelen, op. cit., p. 150-151.

### Chapitre III

#### FLORA TRISTAN - ROMANCIÈRE

A l'encontre des autres écrivains de son siècle, qui écrivaient que pour un public intellectuel et averti, Flora Tristan a essayé par son seul roman Méphis, publié en 1838, d'atteindre la classe ouvrière. Il nous semble qu'elle a voulu par ce livre, que Maximilien Rubel qualifie de "roman à thèse sociale"<sup>135</sup>, éduquer son public de prédilection, l'ouvrier. Ce prosélytisme était d'avant-garde au 19ème siècle, car il nous paraît qu'il s'agit ici d'un premier essai de propager des idées sociales parmi la classe ouvrière au moyen "d'une intrigue mélodramatique à la Eugène Sue".<sup>136</sup> Dans un article consacré à Flora Tristan, Marguerite Thibert écrit:

L'ouvrier ne saurait s'instruire et améliorer son éducation si son milieu tout entier ne s'éclaire et ne s'élève avec lui. C'est la famille ouvrière toute entière qu'il faut éclairer et relever. 137

Le but du livre de Flora Tristan semble en effet consister à éduquer la pensée ouvrière par des idées avancées placées dans les confins d'une histoire captivante et exprimées dans une langue simple et accessible à ce public particulier. Flora Tristan n'est pas le seul écrivain de

---

<sup>135</sup> M. Rubel, op. cit., p. 69.

<sup>136</sup> D. Desanti, op. cit., p. 214.

<sup>137</sup> Marguerite Thibert, Le Féminisme dans le Socialisme Français de 1830-1850, Paris, Marcel Giard, 1926, p. 298.

des femmes. Malheureusement, ces belles qualités se trouvent stérilisées par le système d'éducation anglais et par un despotisme masculin que la loi et les préjugés perpétuent. L'éducation est dominée par le souci des apparences. On proscriit certains mots et on orne la mémoire des jeunes filles des scènes de viol, d'amour adultérin, de prostitution et d'orgie que représente la Bible. Toute espièglerie leur est interdite. Leur imagination souvent s'exalte, mais sur un fond d'inculture et d'ennui, et rend plus amère leur déception lorsqu'elles rencontrent ces jeunes Anglais aux sens blasés, au coeur endurci, à l'esprit froid, qui règnent sur la société. Mariée, la femme est confinée dans sa maison. Elle est une chose, un meuble. Le mari commande, va à ses affaires, tient sa femme en dehors de ses décisions, dissipe la dot sans que l'épouse asservie puisse défendre ses intérêts. En outre, la familiarité qui existe si souvent en France entre mari et femme est inconnue en Angleterre. 134

l'époque à procéder de cette façon. A Collin écrit à ce sujet:

Si le romantisme tend à mettre l'individu au-dessus de la société, son aspect social ne s'en affirme pas moins, surtout après 1830. Le triomphe trop apparent des effusions sentimentales toutes personnelles, ne doit pas dissimuler l'effort multiforme d'une pensée grave qui se cherche dans l'anxiété ou l'enthousiasme. Les temps nouveaux posent et imposent des problèmes nouveaux. Plus concrets et puissants que jamais, ils mettent en cause l'organisation politique, sociale, économique, et sont de nature à agiter et exalter les esprits qui, en nombre croissant, prenant conscience de leurs devoirs envers leurs concitoyens et l'humanité, recherchent, imaginent, répandent des solutions libératrices. Un puissant mouvement humanitaire et démocratique se dessine, dont l'oeuvre proprement littéraire des grands créateurs eux-mêmes est fortement marquée, de Hugo à Michelet de Lamartine à Sand. 138

Beaucoup d'écrivains romantiques ont pris position devant les conflits politiques et sociaux de leur époque, et plusieurs ont participé activement aux affaires publiques. André Lévêque écrit:

Chateaubriand, catholique et royaliste, fut sous la Restauration ambassadeur, ministre des Affaires étrangères, et l'un des chefs du parti-ultra, jusqu'au jour où, déçu, il pencha, dit-on vers le libéralisme. Stendhal était libéral, et il le resta. Lamartine plana, ou flotta d'abord au-dessus des partis. Elu député en 1833, il répondit, quand on lui demanda où il allait siéger "...au plafond..." Il descendit bientôt du

---

138 A. Colin, *op. cit.*, p. 683-726.

plafond pour se faire le défenseur de  
la démocratie. 139

.....

Dès l'époque de la Restauration, la  
défense de grandes causes attira la  
jeunesse romantique. Tout d'abord  
la cause de la liberté, de l'indépendance  
des peuples opprimés. Les guerres de  
la Révolution et de l'Empire avaient  
ébranlé les vieilles monarchies  
européennes, porté partout des  
ferments d'agitation, éveillé les  
nationalismes. La révolte malheureuse  
des Polonais contre les Russes en 1830,  
celle de la Belgique la même année,  
surtout la longue lutte des Grecs contre  
leurs oppresseurs turcs à partir de 1821,  
tous ces événements passionnèrent la  
jeunesse française. C'est en l'honneur  
de l'indépendance hellénique que le  
jeune Victor Hugo publia en 1829, les  
poèmes de ses Orientales. 140

C'est donc dans cette atmosphère politique et sociale en pleine  
ébullition que Flora Tristan écrit son roman pour les prolétaires. Son  
romantisme semble, d'après nous, bien plus pratique dans ce sens qu'il  
cherche à libérer l'individu même des entraves historiques. Elle  
se distance du romantisme exotique des écrivains applaudis, pour se  
consacrer uniquement à l'émancipation politique et sociale du grand  
oublié de la France, l'ouvrier. Son action, comme nous l'avons déjà  
dit, et sur laquelle nous insisterons encore fréquemment, car elle est  
brillante dans sa conception, veut modifier, ennoblir les motivations

---

<sup>139</sup> André Lévêque, Histoire de la Civilisation Française,  
New York, Holt, Rinehart & Winston, 1968, p. 311.

<sup>140</sup> A. Lévêque, op. cit., p. 312.

de l'individu qui constitue l'épine dorsale de toute société: le prolétaire. Une fois ceci réalisé, le changement de la nation vers le bien-être de tous s'avérera automatique sous la poussée dynamique de la force motrice que représente la classe ouvrière. La pensée de Flora Tristan rejoint ici celle de Marx qui déclare dans son pamphlet virulent, La Sainte Famille, apologie véritable de la masse populaire et de ses mouvements révolutionnaires:

Des idées ne peuvent mener au delà d'un ancien état de choses; elles ne peuvent jamais que mener au delà des idées de l'ancien état de choses. En fait, des idées ne peuvent rien réaliser. Pour réaliser les idées, il faut les hommes qui mettent en jeu une force pratique.

.....

La masse prescrit à l'histoire sa tâche et son occupation. 141

Dans un sens, Flora Tristan veut rendre le prolétaire conscient d'appartenir à une force sociale, vitale à l'existence de tout état. Plus tard, Karl Marx dira: "man's consciousness of the necessity of associating with the individuals around him is the beginning of the consciousness that he is living in society at all".<sup>142</sup> Flora Tristan se montre très moderne avec cette tentative de vulgarisation d'idées, unique dans son temps. Avec Méphis, elle soumet dans un format populaire son idéologie au public. Voici ce que Jean Baelen écrit à ce sujet:

---

<sup>141</sup> c.p. M. Rubel, op. cit., p. 74.

<sup>142</sup> c.p. Louis Dupré, The Philosophical Foundations of Marxism, New York, Harcourt, Brace & World Inc., 1966, p. 174.

George Sand s'était attiré la censure de Flora Tristan pour avoir usé de la fiction romanesque dans sa campagne en faveur de la femme. Cela n'empêche pas Flora d'en faire autant.

Il est assez facile de comprendre les raisons qui ont amené ce changement de principe. Le roman, de plus en plus, s'épanouissait et se démocratisait. Stendhal écrivait dans sa lettre du 2 novembre 1832 adressée à Vincenzo Salvagnoli "Le goût de la lecture des romans remplace en Angleterre et en France le goût du spectacle".

Naguère encore, une brochure politique assurait la gloire; maintenant, sous la monarchie bourgeoise, les acheteurs de livres, plus nombreux et moins austères, aimaient assez qu'on leur apportait quelques distractions quand on avait la prétention de leur inculquer des idées. 143

Afin de mettre Méphis dans sa propre perspective, nous devons d'abord rappeler brièvement le climat littéraire des années 1830. Nous nous permettrons ensuite de citer d'assez longs passages du roman, dans un effort de faire ressortir de sa désuétude cet ouvrage maintenant oublié:

Les poètes du romantisme, Vigny, Musset, Sainte-Beuve, Hugo ont trouvé dans le roman un instrument privilégié pour l'expression de leurs idées et de leurs sentiments. Leurs romans sont souvent la confidence voilée des souffrances de l'écrivain. La Confession d'un enfant du siècle de Musset, en 1836, transposait l'aventure passionnelle du poète des Nuits. Au-delà des confidences,

---

<sup>143</sup> J. Baelen, op. cit., p. 88.

Musset apportait son témoignage sur l'état d'esprit de sa génération. Volupté a été aussi, pour Sainte-Beuve, l'occasion d'une sorte de confession. Exprimer son moi, ce n'était pas seulement confier le secret de son coeur, c'était dire le résultat de ses réflexions sur la vie; avec Stello, Servitude et grandeur militaire, Vigny proposait une sorte d'épopée de la désillusion. 144

Flora Tristan elle aussi, a été amenée à bâtir une histoire romanesque dont le développement, soutenu par de nombreux dialogues, lui permettait de faire absorber au public son idéologie personnelle.

Jean Baelen écrit au sujet de Méphis:

Il présente un triple intérêt; tout d'abord, c'est un échantillon pittoresque et caractéristique de la production romantique. Ensuite, il nous apporte sur la personnalité de Flora Tristan, sur son être moral, des indications importantes. Dans les Pérégrinations d'une paria, Flora Tristan agissait et se racontait. Dans Méphis elle s'analyse. Enfin et surtout ce roman annonce ce que va être désormais la double orientation de Flora, prolétarienne et féministe: Méphis est le prolétaire qui se trouve être le prophète du féminisme moderne. 145

Marguerite Thibert explique avec plus de détails que Jean Baelen la vision vue, futuriste dans ce temps, qu'avait Flora Tristan de l'émancipation de la femme:

---

<sup>144</sup> A. Colin, op. cit., p. 726.

<sup>145</sup> J. Baelen, op. cit., p. 88-89.

Ses théories féministes ne se détachent pas totalement du passé. Lorsqu'elle voulait employer pratiquement l'action régénératrice de la femme affranchie au salut de la classe ouvrière, elle reprenait, en la précisant, une conception de la mission sociale de la femme qui avait souvent déjà hanté sa pensée sous une forme plus poétique, et qui était inspirée, assurément, par l'apostolat saint-simonien. Enfantin l'avait annoncé: "Le salut viendra au monde par la femme", et après lui Flora avait rêvé souvent d'une humanité rachetée par la femme, entraînée par elle vers un monde plus harmonieux. C'est dans Méphis, particulièrement, par la bouche du personnage auquel Flora prête ses propres idées sociales, qu'est exprimé cet espoir d'une régénération sociale par la femme relevée, libérée. 146

A l'appui de cette thèse, M. Thibert cite l'extrait suivant de Méphis:

Dans la nouvelle loi que Méphis se proposait de prêcher, la mission de la femme était "d'inspirer" l'homme, d'élever son âme au-dessus des vaines opinions du monde, de l'obliger par la constance de ses efforts à se rendre capable de grandes choses. L'observation et la raison l'avaient convaincu que tant qu'on ne saurait pas utiliser convenablement les facultés intellectuelles de la femme, l'humanité progresserait lentement, car selon lui, la femme réfléchit la "lumière divine". 147

Dominique Desanti a les pensées suivantes sur Méphis:

Le roman est plein d'influences: Hugo,

---

<sup>146</sup>M. Thibert, op. cit., p. 298-299.

<sup>147</sup>M. Thibert, op. cit., p. 299.

Balzac, Eugène Sue. Mais dans Méphis se trouve ce qui va devenir la devise, la ligne de vie de Flora:

A Mephis parlant des bonheurs, si supérieurs à l'amour, éprouvés par Napoléon, Voltaire, Rousseau, Mme de Staël, dans la satisfaction de leur volonté de puissance, Maréquita (l'héroïne de Méphis) répond: - Je ne crois pas qu'aucune des personnes que vous venez de citer se soient fait remarquer par la sensibilité du coeur, et pour moi le coeur est tout - 148

Et, c'est de coeur que Flora Tristan écrit ce roman dont la plus grande partie est composée des confessions du "prolétaire" ainsi que de celles de Maréquita d'Alvarez. Flora Tristan dévoile franchement le caractère autobiographique de Méphis:

Il n'existe peut-être pas d'écrits qui s'emparent davantage du lecteur que des confessions; surtout lorsqu'elles sont faites avec bonne foi comme celles de Jean-Jacques Rousseau, ou de madame Roland. On ne peut refuser tout son intérêt à ces existences agitées. La personne qui s'est peinte vit en nous; et, sans partager ses opinions ou ses goûts, nous sommes tourmentés de ses inquiétudes, jouissons de ses joies, souffrons de ses douleurs. 149

A la date de la parution du livre, Flora Tristan était très en vue et il est compréhensible que le public ait voulu connaître plus de détails sur l'auteur des Pérégrinations d'une paria, ainsi que sur la victime

---

<sup>148</sup> D. Desanti, op. cit., p. 219.

<sup>149</sup> Flora Tristan, Méphis, Paris, Ladvocat, 1838, T.II, p. 35.

de l'attentat qui provoqua l'affaire judiciaire retentissante Tristan-Chazal. Voici ce que l'éditeur Ladvocat écrit dans la préface de Méphis:

Le 10 septembre 1838, victime d'un affreux assassinat, d'une cruelle vengeance, madame Flora Tristan fut frappée dans la rue du Bac d'un coup de pistolet tiré à bout portant; elle tomba, et reportée chez elle sans connaissance, son état donna pendant plusieurs jours les plus graves inquiétudes aux amis qui l'entouraient; mais, grâce aux soins de MM. Récamier et Lisfranc, quoiqu'on ne pût extraire la balle qui avait pénétré dans les régions du coeur, toute crainte sérieuse disparut bientôt et madame Tristan, pendant sa douloureuse convalescence, a pu s'occuper de la publication de Méphis.

L'intérêt si naturel, si légitime, que l'on ressent toujours pour la douleur, éveille alors une sympathie générale et profonde. Tous les journaux, en racontant ce sanglant épisode, parlèrent des Pérégrinations d'une Paria, parues depuis quelques mois, et donnèrent à cette oeuvre des éloges d'autant plus sincères que beaucoup ne partageaient pas les opinions morales et politiques que l'on trouve dans quelques pages de ce livre. 150

Quoique non préméditée, la mise en scène était parfaite pour le lancement du roman: attentat à la vie, femme bafouée mais sauvée par sa noblesse d'âme, veulerie du méchant mari condamné au bagne par une justice inspirée. Sans vouloir faire l'apologie du roman

---

<sup>150</sup> F. Tristan, op. cit., T.I., p. I-III.

populaire, nous devons admirer la perspicacité littéraire de Flora Tristan qui incorpore dans son roman tout ce qui était de goût dans le milieu ouvrier et de la petite bourgeoisie, et parvient à soumettre d'une façon acceptable ses idées sociales. Le roman se joue dans un milieu que le prolétaire ne pouvait qu'avoir entrevu ou imaginé, un milieu non seulement riche, mais richissime à outrance. Un milieu, où le héros, est le modèle de l'aristocrate parfait, où le mal est tout ce qu'il y a de plus bas, et où le surhomme, Méphis, descendant des rangs les plus modestes du peuple, parvient à être plus noble que la vieille aristocratie, à devenir plus riche que les fameux banquiers, à se faire extrêmement redoutable dans son combat constant avec la veulerie. Méphis, le prolétaire, est en somme le chevalier sans peur et sans reproche, touché par la main divine, ou choisi par quelque pouvoir occulte pour vaincre, par son sacrifice même les forces néfastes qui gouvernent la société:

Car il faut être passionné pour le beau, avoir le sentiment de l'harmonie pour être capable de concevoir tout ce qui est grand et utile aux peuples. L'être ainsi doué souffre non seulement des souffrances du pauvre, mais encore du cruel contraste qu'offre sa misère avec le luxe des riches. 151

Toute l'histoire est écrite pour frapper l'imagination populaire. Aucune mention n'est faite de l'homme moyen ou de ses préoccupations journalières. Le long de l'histoire, Flora Tristan dévoile ses

---

<sup>151</sup>F. Tristan, op. cit., T.I., p. 33-34.

idées qui la rendent si moderne par sa vue de la société de l'avenir.

Jean Baelen analyse le roman comme suit:

Flora se relisait-elle? On en peut douter; mais sa plume court, galoppe, harcelée par l'idée.

.....

Si nous passons de la forme au contenu, notre jugement doit tenir compte de plusieurs considérations, dont la première tient à l'époque où Flora écrivit Méphis. Ce roman-confession, qui est en même temps un roman social, était assurément dans le sens de la mode. La sensibilité d'une génération se porte de préférence vers tel ou tel thème. Au temps de Flora Tristan, la notion un peu naïve du bon prolétaire, successeur du vertueux sauvage du XVIIIème siècle, connaissait la faveur. Eugène Sue allait en faire la plus heureuse expérience avec ses Mystères de Paris et plus tard son Juif errant, peuplés l'un et l'autre de figures proches parentes de celles de Méphis. 152

Nous avons dit, que Flora Tristan était par ses écrits socio-politiques précurseur de Marx ainsi que d'Engels, nous affirmons également qu'elle doit être classée comme un des précurseurs de la littérature populiste à tendance didactique. En effet, c'est seulement en 1841 que Félix Pyat fera jouer les Deux serruriers, ce n'est qu'en 1844 que paraîtra Monte-Cristo, en 1849 qu'Eugène Sue donnera les Mystères du peuple ou histoire d'une famille à travers les âges; sans parler des Misérables, qui sont de 1862. 153

---

<sup>152</sup>J. Baelen, op. cit., p. 113.

<sup>153</sup>J. Baelen, op. cit., p. 113.

Seulement, comme le dit Dominique Desanti: "le livre doit trop au temps: péripéties et verbalisme noient l'originalité du fond." <sup>154</sup>

L'histoire de Mephis est, en effet, un peu trop simpliste et trop mélodramatique. Il s'agit des amours et péripéties de deux personnages "extraordinaires". La femme, Maréquita d'Alvarez, éblouissante dans sa beauté, vit en adoration des hommes riches et nobles qui lui font la cour, mais auxquels elle se refuse. Fille d'une cantatrice italienne, elle est née en Espagne et est après la mort de sa mère élevée par son grandpère. A dixsept ans, elle tombe amoureuse de don Olivera d'A., Celui-ci, accusé à tort de comploter contre le roi d'Espagne, est arrêté et condamné à mort. Don Francisco d'Hazcal, vieux courtisan, qui voudrait que Maréquita lui appartienne, propose à celle-ci de se donner, pour une nuit, au ministre de la justice Duc don Luiz de V., et ceci pour sauver son amant. Comment pourrait-elle survivre à ce sacrifice? Afin de sauver les apparences, don Francisco d'Hazcal propose à Maréquita un mariage platonique; elle accepte et se donne, après le mariage au ministre de la justice; son amant est libéré. De ce sacrifice naît un fils. Le père naturel octroie à la mère une rente pour la vie, d'un montant de cent mille francs d'or par an. L'amant de coeur, don Olivera, est devenu entretemps un débauché qui se moque du sacrifice de Maréquita. Le coeur brisé, celle-ci suit son mari à la cour royale du Portugal. Choquée par la vie immorale des courtisans et de son mari, elle s'enfuit en France ayant abandonné son fils au soin du père naturel.

---

<sup>154</sup> D. Desanti, op. cit., p. 218.

A Paris, elle prend le nom d'Alvarez, nom d'une terre du duc. Elle vit en recluse, rendant de temps à autre visite à des amis de la haute aristocratie française où, adulée, elle suscite le désir de tous les hommes. Cependant elle reste chaste. A une de ces soirées elle rencontre Méphis.

C'est elle-même qui a donné ce nom au jeune prolétaire lors de leur premier tête-à-tête. Maréquita avait alors senti le magnétisme émanant de l'homme et lui donne ce nom qui semble être une abréviation de Méphistophélès. Méphis, alias John Lysberry, alias Jean Labarre, fils d'un simple matelot de Dieppe, est issu d'une famille de travailleurs. La soeur cadette ayant été séduite par un vil commerçant, meurt de chagrin. Le frère aîné tue le séducteur et sera condamné au bagne. Méphis, sauve encore très jeune la vie de milord de M., rischissime jeune aristocrate anglais, et est pris sous la protection de la mère reconnaissante du jeune milord. Envoyé en Angleterre, il fait des études brillantes à l'université d'Edimbourg. Il tombe éperdument amoureux d'une jeune aristocrate anglaise, Clothilde, qui l'aime également. Ils annoncent leur mariage, mais au dîner de fiançailles, milord de M., le même qui avait été féroceement jaloux de ce dernier, fait interruption et dévoile que Méphis est de basse naissance, frère d'un bagnard. Les fiançailles sont rompues. Le coeur brisé, Méphis entre à Paris. Voulant prouver sa valeur il se fait une renommée comme peintre. A la suite d'un duel où il tue un homme qui est jaloux de son talent, il est incarcéré. Mais justice est faite et il est

---

libéré. Méphis s'élançait dans l'étude de la médecine, où encore une fois, il se révèle brillant. Remarqué par le vieil duc D., il est invité à se joindre à son entourage, en très peu de temps il devient l'amant de la très jeune duchesse D., qui mourut en accouchant d'un fils. Le frère de la duchesse, jésuite intrigant, reconnaît la valeur de Méphis et essaye de le convaincre de devenir membre de "la grande Congrégation". C'était d'ailleurs pour avoir plus d'emprise sur Méphis que Xavier avait conseillé à sa sœur de séduire le jeune homme. Outré, Méphis refuse de se faire prêtre, et Xavier devient un ennemi implacable. Peu de temps après, Méphis se marie avec la fille unique mais laide d'un banquier très riche. Pour augmenter sa fortune il se décide à faire de la contrebande entre l'Angleterre et la France. Or, à la suite d'une trahison Méphis perd presque toute sa fortune. A un bal masqué il rencontre son premier amour Clothilde qui est devenue la femme de milord deM., le même qui le premier avait trahi Méphis. Clothilde est devenue libertine et durant la nuit du bal Méphis la séduira, sous trois masques différents. A la fin de cette nuit, Clothilde reconnaît Méphis, et prise de remords sombre dans la folie.

Quelque temps après, Méphis rencontre Maréquita. Celle-ci est vite envoûtée par le magnétisme émanant du prolétaire, et après une cour assidue où leurs âmes s'unissent, elle se donne à lui. Le jésuite Xavier, informé par ses espions de cette liaison les dénonce à leurs conjoints légaux respectifs. Méphis est condamné au bagne pour

---

adultère et fraude commerciale. Maréquita, qui se trouve enceinte, suit son amant quand celui-ci, enchainé à d'autres forçats s'achemine lentement vers le bagne. Par l'intermédiaire d'un colporteur irlandais du nom de Wilderness, Méphis parvient à s'échapper. Toutefois, Wilderness le trahit pour une somme d'or. Poursuivi par les gendarmes, Méphis est abattu et meurt. Maréquita donne naissance à une petite fille qu'elle laissera aux soins d'un ami fidèle, un certain Albert, peintre et philosophe. Elle se sait atteinte d'une maladie poitrinaire fondroyante et meurt peu après.

Nous avons tenu à donner le résumé de ce livre, maintenant oublié, pour souligner l'idée qu'il fut écrit pour susciter un intérêt immédiat. L'ouvrage n'a aucune valeur littéraire, mais il a quand même permis à Flora Tristan d'avancer des idées qu'on peut qualifier d'avant-garde pour ce temps. Elle y discute de tout, d'idées philosophiques comme de sujets plus immédiats, dont le corset féminin. Jean Baelen lui reproche à ce sujet un manque de goût.<sup>155</sup> Mais il faudra attendre les années de 1920-30 pour que la médecine moderne entame une campagne vigoureuse contre cet instrument de torture que la mode avait imposé à femme durant des centaines d'années. Voyons ce que Flora Tristan fait dire à Méphis :

Sachez que ces corsets dont vous parliez  
sont cause des plus grands maux.  
D'abord (et ici je vous parle comme  
médecin), ils empêchent le développement

---

<sup>155</sup> J. Baelen, op. cit., p. 112.

du corps de la jeune fille en guépant sa taille, ils oppriment les organes internes qui lui seront d'une si grande importance quand elle deviendra mère. Qu'arrive-t-il? La jeune fille se marie, devient enceinte, continue à porter le corset aussi tard qu'elle peut; sa grossesse en est plus pénible, ses couches plus périlleuses, et enfin elle met au monde un enfant faible, rachitique et souvent difforme; voilà donc un être destiné à souffrir toute sa vie, et cela parce que sa mère, sa grand'mère, sa bisaïeule etc., ont fait pour plaire aux hommes le sacrifice de leur santé. 156

Voilà un essai de vulgarisation d'idées médicales, que la tyrannie de la mode ainsi que le conformisme empêcha la médecine de propager. Comme Montesquieu dans Les lettres persanes, Flora Tristan fait un exposé contre la mode féminine. Nous pourrions dire que le corset, dont elle parle tant, signifie plus qu'un accessoire de mode, il est vu par Flora Tristan comme un instrument de contrainte:

A part le premier malheur que le corset impose à cette débile et souffrante humanité européenne, le corset entraîne avec lui des conséquences morales non moins funestes.

L'homme, habitué à ne voir dans la femme qu'une petite poupée, dont tout le mérite se trouve renfermé dans le plus ou moins de largeur de sa ceinture, ne peut nécessairement considérer cet être-là comme son égal;

- il ne sent en elle ni force corporelle, ni vigueur morale, et ne peut lui demander ni aide pour ses travaux, ni inspirations pour sa pensée: - à ses yeux, la femme se résume en un joli jouet, qu'il faut tenir sous un globe, comme un bouquet de fleurs artificielles que la poussière peut ternir. - Qu'arrivet-il, avec cette manière d'envisager les femmes? Lorsque le joli jouet est fané, ou la rose flétrie, on la jette avec dédain, pour remettre sous le globe une rose nouvelle; bouton à peine éclos et brillant de fraîcheur. 157

A l'encontre de cet "objet à plaire" qu'elle décrie, Flora Tristan préconise une harmonie inspiratrice dans l'union de la femme et l'homme. Elle ne voit pas l'homme et la femme comme des adversaires dans une société compétitive, mais considère la femme comme étant l'inspiratrice et la force motrice de l'homme:

Je vous le répète, Maréquita, nous ne serons tous réellement heureux que lorsque la femme sentira toute l'importance de son rôle. -Oh, sa mission est belle et sainte... Grandir l'homme, doubler ses forces, lui inspirer l'idée des bonnes choses, les faire exécuter, en un mot être l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, existe-t-il rien de plus élevé? Et qu'elle est sublime la joie de cette femme qui peut se dire: - C'est d'après mes pensées, avec mon amour, que ce peintre a composé son magnifique tableau; que ce poète a chanté les merveilles de la nature; que ce savant en a découvert les secrets et

---

<sup>157</sup>F. Tristan, op. cit., p. 96-97 T. II.

appliqué l'utilité. - Maréquita, lorsque les femmes seront éclairées sur leurs devoirs et sur le but qu'elles doivent donner à leur vie, leur amour sera véritablement cette "lumière divine", dont les Ecritures parlent comme devant conduire l'homme au travers l'obscurité. 158

Elle critique assez sévèrement la femme stéréotypée qui se donne parce qu'elle croit que c'est son devoir de plaire et de gratifier l'homme.

Elle fustige l'échappée traditionnelle de la femme irrésolue devant la volonté de l'homme:

C'est que, pour se donner, il faut que la femme se sente bien forte. En se laissant prendre, comme subjuguées par la puissance de l'homme, elle se réserve une excuse envers le monde, elle se persuade à ses propres yeux qu'elle a été séduite, et elle conserve le droit de dire à son amant si elle lui est infidèle, ou qu'elle se lasse de l'aimer, qu'il a profité d'un moment de faiblesse. 159

Elle préconise pour la femme une indépendance dans ses désirs et volontés; elle envisage une femme qui supporte les conséquences de sa décision en être libre:

Dans l'avenir, lorsque la femme aura conscience de son pouvoir, elle s'affranchira de l'approbation d'autrui et ces petits subterfuges, qui l'aident aujourd'hui à tromper les hommes, lui deviendront utiles; quand les temps seront venus, la femme dira:  
Je choisis cet homme pour mon amant,

---

158 F. Tristan, op. cit., T. II, p. 99.

159 F. Tristan, op. cit., T. II, p. 145.

parce que mon amour sera un mobile  
 puissant sur son intelligence et  
 que notre bonheur commun se  
 reflétera sur les autres - Si elle  
 se trompe, elle supportera avec  
 courage les conséquences de sa  
 déception, et si le supplice excède  
 ses forces, elle se séparera de lui. 160

La femme, d'après Flora Tristan, ne pourra sortir de cette fange de compromis où elle a été placée par une société paternaliste, que par un effort éducatif. Cet effort révélera l'exploitation élégamment sauvage des femmes. La liberté du soi ne pourra être acquise qu'à la suite d'une réforme de l'éducation de la femme. Dans le dernier chapitre de Méphis, intitulé "L'Espoir", Flora Tristan fait dire à Maréquita:

Pendant les vingt ans qui séparent encore ma fille de sa majorité, de nombreuses voix se feront entendre en faveur du prolétaire, et, ce temps écoulé, les écrits de Méphis trouveront une ardente sympathie; - que ma fille les fasse imprimer par milliers, les répande partout avec profusion et ne recule devant aucun sacrifice pour que les pensées du prolétaire pénétrant au coeur de la société. Elle devra aussi publier mes mémoires:- les faiblesses, les fautes, et les malheurs de sa mère sont des preuves parallèles à celles qui fournissent les existences et mémoires de tant d'autres, et viennent à l'appui de l'urgente nécessité de changer le système d'éducation des femmes; - qu'enfin

---

<sup>160</sup>F. Tristan, op. cit., T. II, p. 145-146.

ma fille soit la "femme de l'avenir"  
 que son père a conçue; qu'elle soit  
 le "génie inspirateur" de l'homme;  
 qu'elle lui éclaire la vie et le  
 dote du fil d'Ariane pour en  
 parcourir l'inextricable labyrinthe. 161

Lorsque la critique de Flora Tristan s'attaque à des sujets plus éloignés des préoccupations de l'auteur, le style se détériore en se mélodramatisant. Le vocabulaire est nettement du goût populaire, moins direct et sincère que quand elle écrivait pour la condition de la femme. Il est vrai qu'elle s'adresse à un public qui veut surtout être choqué et qui est avide de sensationnalisme. L'Eglise et la prêtrise, l'aristocratie, les étudiants, les grisettes c'est à dire les jeunes ouvrières dévergondées, la médecine font l'objet de sa critique. La critique de l'aristocratie est celle des émigrés, ceux qui se sont dressés contre Napoléon. A l'époque où le livre est publié, le culte de l'Empereur battait son plein, et rares étaient les sympathies envers les aristocrates qui s'opposaient à son génie:

Le duc D'..., ancien courtisan, compagnon du prince pendant l'exil, rentré avec lui en 1814, avait recouvré plus de fortune qu'il n'en possédait au moment de son émigration: en quittant la France en 92, il devait au delà de ce qu'il possédait, et, à sa rentrée, plusieurs de ses créanciers n'existaient plus, et les titres de beaucoup d'autres étaient prescrits. - Le duc, en homme habile, fit composer le petit nombre de ses créanciers qui se

---

<sup>161</sup>F. Tristan, op. cit., T. II, p. 298-299.

trouvaient en règle, et acheta sous main leurs créances à vil prix. - Des forêts immenses lui furent rendues, et il prit une des plus fortes parts au splendide banquet de l'indemnité, offert par Louis XVIII à l'émigration. - Le duc D'... jouissait de plus d'une superbe sinécure à la cour, en sorte qu'il disposait de 300,000 francs de rente. 162

Faut-il plus pour inciter la colère et l'envie du petit bourgeois âpre au gain? Et, voici un appel au puritanisme et paternalisme innés de la classe bourgeoise, qui fait partie d'une description de la dépravation morale des étudiants:

A Paris, la population des étudiants est considérable: près de trois mille nouveaux jeunes gens y viennent annuellement alimenter les écoles. Pauvres mères qui habitez nos provinces, oh, pleurez, pleurez des larmes de sang, lorsque vous vous séparez de vos fils pour les envoyer dans ce gouffre, dont l'atmosphère impure aura bientôt terni leurs joues fraîches et roses, leurs coeurs tendres et candides, leurs âmes virginales - parents qui vivez au fond d'une campagne et ne reculez devant aucune privation pour élever vos fils, vous qui les prescrivez avec tant de soin et d'amitié de tout contact avec le vice et la dépravation; quelle sera, dites-moi, l'utilité de vos peines, soins et sacrifices, lorsque pour apprendre les lois ou l'art de guérir, vous les enverrez à Paris au milieu des débauches d'un monde corrompu? - Ils pervertiront leur coeur et détruiront leur santé. 163

---

<sup>162</sup>F. Tristan, op. cit., T. i, p. 234.

<sup>163</sup>F. Tristan, op. cit., T. I, p. 240-241.

Quelles sont les femmes avec lesquelles ces étudiants dépravés s'associent? Des êtres exploités et qui exploitent à leur tour:

Les femmes qui fréquentent ces étudiants sont très corrompues; les grisettes, ces pauvres ouvrières, sans famille pour les protéger, sans amis pour les soutenir et les encourager au bien, abandonnées à elles-mêmes, ont commencé par être trompées et perverties par les étudiants les plus rusés, elles usent à leur tour de représailles, et trompent et pervertissent les novices arrivant à Paris. C'est ainsi que, conséquences rigoureuses de l'organisation sociale, le vice et le malheur forment une chaîne non interrompue. 164

Que deviendra cet homme dévergondé, au cœur sec, une fois ses études terminées? Flora a peu confiance en lui:

Cependant cet homme est au pouvoir, - il dispose de la presse, pérore en chaire, écrit, dans les journaux, des absurdités il est vrai, mais des absurdités que ne peuvent réfuter les êtres de cœur et de science, parce que ceux-là n'ont pas d'accès aux journaux - et dès lors les paroles de mensonge du mercenaire vont, sans obstacle, conduire le peuple d'erreur en erreur et le trompent toujours sur la cause de ses souffrances. - Cet être déclame contre le progrès, renie Dieu par ses actes, méprise l'humanité qu'il juge d'après lui, et se vautre dans un sensualisme dégoûtant, masqué par des dehors hypocrites et par un semblant de patriotisme. 165

---

<sup>164</sup>F. Tristan, op. cit., T. I, p. 243.

<sup>165</sup>F. Tristan, op. cit., T. I, p. 245.

Voici sa critique à résonance moderne du régime pénal:

Les peines n'effraient point qui ne craint ni la mort ni le mépris, et toute la bonté d'un système répressif résulte évidemment de l'efficacité de son régime pénitentiaire; si la punition ne réforme pas celui qui la subit, elle est inutile, et si au contraire elle le pervertit davantage, la punition devient alors elle-même une calamité sociale. L'effet répressif de la peine de mort est à près nul, elle n'opère que comme retranchement; mais je ne m'étonne point du tout qu'elle soit maintenue dans une société aussi arriérée que les sauvages pour réformer ceux de ses membres qui contreviennent à ses lois. 166

Il est intéressant de noter que le style de Flora Tristan devient direct, dépourvu de tout verbalisme romantique dès qu'elle écrit sur un sujet qui lui est cher, la condition de la femme, le rôle réformateur ou répressif des lois pénales. Dès qu'elle va à l'encontre d'un sujet au goût du jour, son style critique capitule devant la mode littéraire, devient moins spécifique et s'embourbe dans des généralités d'acceptation populaire. Voici comment elle décrit un jésuite:

Elevé pour la prêtrise selon les principes fondamentaux de cette éducation, ses instituteurs lui avaient fait renoncer à toute affection, à toute sympathie, et son coeur s'était desséché avant le temps. - Xavier ne connaissait aucune des joies de l'âme, niait l'amour et l'amitié, méprisait les femmes, ne croyait pas à la charité,

---

<sup>166</sup> F. Tristan, op. cit., T. I, p. 211-212.

et désapprouvait dans la doctrine du Christ la macération de la chair; - enfin c'était l'homme des passions et appétits sensuels. Comme il n'avait jamais ressenti les élans du coeur, il était inaccessible à toute compassion, à toutes émotions douces. 167

C'est cette concession aux goûts populaires, au goût de la sensation, qui détruit l'effet de l'observation et l'analyse des faits qui ont une portée plus directe. Flora analyse avec une certaine maîtrise l'organisation de l'Eglise, complète dans son efficacité et qui a survécu durant des siècles:

L'Eglise est puissante, parce qu'assez généralement elle est hiérarchisée d'après le degré des intelligences; parce qu'elle renferme toujours un grand nombre d'hommes supérieurs, et enfin parce qu'elle a unité et constance dans sa marche. Le principe religieux est indestructible; le sacerdoce, parfois débordé par le progrès, est, dans ce moment de crise, exposé à la haine des peuples; mais il laisse passer l'orage, fait quelques concessions et reprend son empire. 168

Elle indique qu'elle sera sa philosophie sociale qu'elle exprimera avec plus de force, et de clarté dans l'Union Ouvrière, ouvrage qu'elle entreprendra à son retour d'Angleterre et dans lequel son jugement sur la condition sociale et morale de l'ouvrier atteindra une maturité. Mais son souci de l'exploitation par la taxation inique de la masse est déjà en évidence quand elle fait dire à Méphis:

---

<sup>167</sup>F. Tristan, op. cit., T. I, p. 281.

<sup>168</sup>F. Tristan, op. cit., T. I, p. 273.

Il est bien évident, d'après les plus vulgaires notions de justice, que les hôpitaux seuls, étant nécessaires à tous, doivent seuls être à la charge de tous et leurs frais couverts par des impôts sur la consommation; mais il est odieux de faire supporter par les octrois, l'éclairage, le pavé, les égouts et trottoirs des rues; si on cessait d'éclairer et de paver le plus beau quartier de Paris, il deviendrait bientôt désert, et les propriétaires, au lieu de louer leurs appartements à des prix exorbitants, ne trouveraient plus de locataires qui voudraient habiter leurs maisons. 169

Elle se montre franchement visionnaire en suggérant une aide sociale aux étudiants et la centralisation des services éducatifs. Elle prévoit des universités qui permettront à leurs étudiants d'obtenir des repas peu coûteux, en proximité immédiate des bâtiments où ils poursuivent leurs études. Nous notons avec intérêt qu'elle préconise un enseignement où des étudiants étudient en groupe et où ils apprennent en faisant la classe à d'autres. Elle suggère des débats publics, la grande innovation du vingtième siècle, quand les facultés de droit des universités nord-américaines insistaient que leurs étudiants participent à des tribunaux théoriques organisés dans les confins de la faculté. Enfin sa suggestion pour un théâtre universitaire devait être considérée en 1838 comme futuriste ou tout au moins d'avant-garde. Voici ce qu'elle écrit à ce sujet:

---

<sup>169</sup> F. Tristan, op. cit., T. I, p. 248.

Comment ne serait-il pas désirable... dans l'intérêt de la jeunesse, de voir des espèces de petits phalanstères s'organiser à Paris; les résultats de l'association, amenant la suppression de cette foule d'intermédiaires existant entre le consommateur et le producteur, procureraient aux étudiants, pour un prix minime, une nourriture saine et abondante. - Ils trouveraient bibliothèques, cabinets de physique, de chimie et toutes les collections nécessaires à l'enseignement, à leur développement moral; ils jouiraient des immenses avantages qu'offre l'instruction mutuelle, apprenant successivement, et par les leçons reçues et celles qu'ils donneraient. Enfin, pour s'exercer à la parole, talent indispensable pour tous, dans les pays qui aspirent à la liberté, on établirait une tribune où ils traiteraient les hautes questions de l'ordre social, et un théâtre sur lequel ils joueraient nos meilleures pièces dramatiques. 170

Il est regrettable que les pensées de Flora Tristan soient noyées dans les descriptions qu'elle croyait nécessaires à son roman, et qui ressemblent tellement aux images évoquées par le peintre Watteau, sans cependant posséder sa touche magique qui excuse le morcèlement des émotions fortes. Il est vrai, que les romans populistes visaient à la provocation immédiate de sentiments forts et se passaient de discrétion intellectuelle:

La nuit étendait son voile funèbre sur  
notre hémisphère, les vents rugissaient  
avec furie, les nuages couraient avec  
vitesse, et l'eau s'arrêtait glacée

---

<sup>170</sup>F. Tristan, op. cit., T. I, p. 249-250.

dans les rivières. Plus de quatre heures s'étaient écoulées depuis que le cadavre de Méphis avait été transporté au village. Le lieu de cette scène était sauvage: une forêt d'un côté, des rochers à pic de l'autre, et une carrière dans le fond. 171

Il est également vrai que, probablement poussée par des considérations financières, Flora Tristan a voulu capitaliser sur sa notoriété publique qui lui était échue à la suite de ses déboires matrimoniaux. Il est aisé d'arriver à la conclusion que le livre est écrit en hâte et que donc les idées qui lui sont propres y entrent en collision avec une histoire rocambolesque. Il n'y a guère d'unité entre l'histoire et la pensée, et la cohésion inexistante entre le thème et la thèse de la femme inspiratrice résulte dans une médiocrité littéraire regrettable.

Dominique Desanti confirme notre jugement:

Méphis n'a guère eu de succès.  
Pourtant les deux héros portent  
l'un et l'autre des messages, des  
expériences que Flora veut  
communiquer. Le livre doit trop au  
temps: péripéties et verbalisme  
noient l'originalité du fond. 172

Jean Baelen surenchère:

Flora Tristan a mis beaucoup d'elle-même dans ce roman et c'est l'intérêt principal qu'il représente pour une biographie. Le thème de la femme salvatrice était pour l'auteur de Méphis tout autre chose qu'un exercice

---

<sup>171</sup>F. Tristan, op. cit., p. 273, T. II.

<sup>172</sup>D. Desanti, op. cit., p. 218.

littéraire: nous verrons Flora, sur la fin de sa vie, entièrement pénétrée de la sainteté de la mission qu'elle assume.

C'est ce qui fait que les règles de critique à appliquer ici sont un peu particulières. Les chicanes de forme sont trop faciles. La correction syntaxique est parfois relative. Les images sont prises dans le répertoire le plus usagé. 173

Mais nous dirons que Baelen a bien tort quand il affirme que l'élément le plus valable du roman consiste en ce que Flora Tristan y a mis d'elle-même. Nous pensons que ce sont plutôt les thèses, les idées que Flora Tristan avance qui restent d'un grand intérêt. Bien sûr, ces idées sont pour la plupart le résultat direct des expériences personnelles de Flora Tristan, mais ce sont les idées qui restent valables. Il semble regrettable que Flora Tristan se soit fait romancière au lieu de rester auteur de pamphlets ou d'essais. L'époque et le besoin d'argent l'y ont poussée. Après cette tentative romanesque elle retourne à l'essai et produit son oeuvre la plus intéressante l'Union ouvrière.

---

<sup>173</sup> J. Baelen, op. cit., p. 112.

## Chapitre IV

### L'OEUVRE SOCIALE

Par son roman Méphis (1838) et ses Promenades dans Londres (1840), Flora Tristan s'attire l'attention de la presse ouvrière, et surtout celle de la Ruche populaire. Dans l'édition populaire des Promenades dans Londres elle dit de son livre:

Travailleurs, c'est pour vous instruire  
sur votre position que je l'ai écrit:  
donc, il vous appartient. 174

Dès son retour d'Angleterre, Flora avait été imbue de sa mission qui sera celle de modifier le sort des ouvriers dans le monde. A la suite de l'émeute chartiste de Newport, elle avait adressé un manifeste aux Anglais:

Vingt millions de prolétaires dans les  
trois royaumes pleurent et jeûnent, si  
les ouvriers, les prolétaires  
d'Angleterre veulent que l'insurrection  
réussisse, il faut qu'ils fraternisent  
avec les ouvriers, les prolétaires  
français.

Et un peu plus loin:

Grâce à Dieu, j'ai rejeté loin de moi  
l'esprit de nationalité, sentiment  
étroit, mesquin, qui ne peut engendrer  
que la mal. L'égoïsme national fait  
commettre tant de crimes, est la  
source de tant de maux, qu'on ne  
saurait trop le flétrir. 175

---

<sup>174</sup> Maximilien Rubel, op. cit., p. 69.

<sup>175</sup> Hélène Gosset, Flora Tristan, Maintenant, #10, 1948, p. 181.

La vie de l'ouvrier en France n'était guère meilleure que celle de l'ouvrier anglais observée par Flora Tristan en Angleterre. La révolution industrielle se faisait lentement, plus lentement en France que dans d'autres pays. On commençait à sentir pourtant les premiers effets dès l'époque de la Restauration. L'emploi de la vapeur, qui était déjà utilisée partiellement avant la Révolution, commençait à se généraliser dans de grands ateliers. A la fin du règne de Louis-Philippe un tiers de la population ouvrière travaillait dans les usines. Le petit producteur à domicile ainsi que l'artisan se trouvait rapidement écrasé par la concurrence du grand fabricant. Que pouvait-il faire d'autre, afin de subsister, que de chercher à un salaire très bas un emploi dans les nouvelles usines. Comme en Angleterre, toute une population d'artisans ruinés se dirigeait vers les grandes villes, en France surtout Paris, où l'offre d'être employé excédant la demande provoquait une baisse des salaires payés.<sup>176</sup> André Lévêque décrit la vie des ouvriers à Paris d'une manière qui nous rappelle les Promenades dans Londres:

La vie des ouvriers était à tous les égards déplorable. Eux et leur famille vivaient trop souvent entassés dans des taudis sans air, sans lumière. Les heures de travail étaient longues, onze, douze heures par jour, parfois davantage, et cela dans des ateliers mornes, insalubres. Le travail des femmes, des enfants ajoutait parfois quelques sous à

---

<sup>176</sup> André Lévêque, op. cit., p. 302.

leur maigre pitance. Et le chômage  
 était une menace constante. Autrefois,  
 l'artisanat offrait aux ouvriers  
 quelque sécurité. 177

L'atmosphère sociale n'était pas meilleure. La bourgeoisie installée  
 maintenant solidement dans le gouvernement de l'Etat s'enrichissait à  
 outrance. André Lévêque analyse l'esprit de cette époque:

On a souvent reproché à Guizot, alors  
 ministre de Louis-Philippe, le fameux  
 conseil qu'il donna, dans un discours,  
 aux gens d'affaires: "Enrichissez-vous"  
 - même s'il ajoutait "par le travail,  
 par l'épargne et la probité". C'était  
 sans doute le plus bourgeois des  
 conseils et Guizot oubliait que la  
 presque totalité de la population du  
 pays était bien incapable d'en  
 profiter. Néanmoins, le mot  
 représentait assez bien les aspirations  
 d'une bonne partie des classes diri-  
 geantes, de ceux qui possédaient.

.....

Leur indifférence (des bourgeois) en  
 présence de la misère navrante des  
 ouvriers et des petits employés nous  
 choque. Ils ne se rendaient même pas  
 compte de cette misère. Elle était  
 dans l'ordre des choses et ils y étaient  
 habitués. D'ailleurs ils redoutaient ce  
 prolétariat, cause d'agitation sociale  
 constante. Le prolétariat, lui, prenait  
 conscience de sa solidarité et de sa force.  
 Il connaissait sa misère présente. Il  
 ne pouvait prévoir que ce à quoi il  
 attribuait, et non sans raison, cette  
 misère - les machines, le capitalisme,  
 le régime de la libre concurrence -  
 pourrait être un facteur de progrès  
 économique et, éventuellement, de  
 progrès social. 178

---

<sup>177</sup> André Lévêque, op. cit., p. 302.

<sup>178</sup> André Lévêque, op. cit., p. 303.

Dès l'époque de la Restauration, certains essayèrent de trouver une solution aux problèmes posés par la destruction de l'ancien ordre économique et les débuts pénibles du nouveau. On les appella les "socialistes", parce qu'ils étaient en effet très occupés par les problèmes sociaux. Beaucoup parmi eux maudissaient les machines qu'ils croyaient responsables de la misère des ouvriers. Les groupes et les théoriciens politiques que Flora Tristan, socialiste elle aussi, fréquentait ont été mis au pilori par Guizot dans Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps:

Toute sorte d'audacieux et ingénieux rêveurs qui aspiraient non seulement à réformer le gouvernement, mais à transformer la société elle-même, son organisation civile et domestique aussi bien que ses institutions politiques, des socialistes, des communistes, des apôtres de théories économiques, les unes despotiques, les autres anarchiques, tous ardents à lancer dans un avenir inconnu les passions et les espérances populaires. 179

Or, ces "rêveurs" commençaient à trouver un auditoire plus vaste, sans doute, que Guizot ne l'avait soupçonné lorsqu'il était au pouvoir. Un de ces hommes était l'économiste Saint-Simon, descendant de l'auteur des Mémoires:

Loin de maudire les machines, Saint-Simon voit en elles l'espoir de l'avenir. Elles permettront à l'homme de se rendre maître du milieu où il vit. Grâce à elles, Saint-Simon

---

179 c.p. Jean Baelen, op. cit., p. 179.

prévoit de vastes travaux dont bénéficieront tous les peuples de la terre - percement d'isthmes, par exemple - des moyens de production et de communication plus complets et plus rapides que ceux qui existaient alors, par conséquent la diffusion des bienfaits de notre civilisation. Ces bienfaits ne peuvent être réalisés que par le travail de tous. Plus de parasites sociaux: "A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses oeuvres". L'Etat doit intervenir pour régler la production, l'adapter aux besoins. Ce sera l'oeuvre des économistes, des savants. Ainsi seront évités le gaspillage de la libre concurrence et les abus dont souffrent tant les ouvriers. L'Etat doit aussi intervenir pour améliorer sous le rapport moral, intellectuel, physique, le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. 180

Ces années en pleine ébullition politique sont décrites par A. Colin:

Nombreux sont alors les plans de construction de la cité future, qui bien souvent associent curieusement et dans des proportions d'ailleurs fort variées, les rêves utopiques et l'inspiration mystique aux méthodes réalistes et rationnelles, la démarche de l'apôtre à celle du technicien. Après sa mort, Saint-Simon exerce une influence considérable sur une partie de l'opinion grâce à l'activité de ses disciples, en dépit de leurs divisions Citons Bazard, Pierre Lercoux, Enfantin surtout, le "Père" qui groupe ses "Enfants" en une communauté fraternelle

---

180 André Lévêque, op. cit., p. 304.

et répand d'utiles idées de libre échange et d'éducation populaire. Victor Considérant diffuse et tente d'appliquer l'intéressante doctrine de Fourier: harmonieuse vie en commun dans des phalanstères par petits groupes de personnes travaillant suivant leurs goûts. Contre les menaces de l'étatisme et de la centralisation, Proudhon - l'homme dont on a retenu la formule retentissante "la propriété, c'est le vol" - défend la liberté de l'individu et veut organiser des groupements ouvriers qui disposent des instruments de production. 181

Même si elle n'avait déjà connu le contact direct avec la misère et pris violemment parti contre l'injustice et l'égoïsme, Flora Tristan, avec sa sensibilité toujours en alerte, n'aurait pas eu de mal à sentir qu'un vent nouveau soufflait en France. Elle l'avait quittée au printemps de 1833. C'est la date même que l'on assigne à ce changement de climat. Ernest Lavisse exhume dans son Histoire de France un entrefilet de l'Echo de Vaucluse de 1833 très significatif:

Le journalisme n'est plus en 1833 ce qu'il était en 1829, au commencement de 1830 ou même pendant le cours de 1832. Des mots nouveaux ont fait apparition dans son vocabulaire... Les mots de travailleur et d'oisif, de prolétaire, de crédit, de banque, d'amélioration matérielle, qui ne se lisaient guère, il y a deux ans, que dans les pages des économistes, ont pris place aujourd'hui dans les colonnes des organes les plus arriérés de l'opinion publique. 182

---

<sup>181</sup> A. Colin, op. cit., p. 732.

<sup>182</sup> Jean Baelen, c.p., op. cit., p. 116-117.

Nous savons, par les références qu'elle donne, que Flora Tristan ne se contentait pas seulement de lire les journaux, mais lisait les oeuvres des socialistes français. Saint-Simon, Owen et Fourier sont ceux qui ont exercé le plus d'influence sur elle. Nous avons déjà discuté longuement de Saint-Simon et de Owen dans les paragraphes précédents. Voici quelle sera l'influence de Fourier sur Flora Tristan. Marguerite Thibert écrit à ce sujet:

(Le fouriérisme) était un système économique disposé pour amener le bien-être général par la récupération de toutes les énergies, grâce à l'égale participation des sexes à la vie sociale, en général, et plus particulièrement à l'industrie.

.....

Sa (Flora Tristan) doctrine socialiste se rapproche de celle d'Owen, et elle se rendit compte elle-même de cette affinité puisqu'elle s'offrit un jour publiquement à prêter au réformateur l'appui féminin qui lui manquait. Mais envers les trois grandes écoles socialistes qui attiraient par certains côtés, sa sympathie, elle garda sa liberté de critique. Elle ne fut le disciple soumis d'aucune d'entre elles; elle s'est inspirée des idées qu'elles avaient lancées, mais elle a réagi personnellement à leur stimulation. Oui, au fouriérisme elle a fait des emprunts souvent avoués, mais elle était d'une autre mentalité. Le fouriérisme est une ingénieuse combinaison pour permettre à chacun de satisfaire le plus commodément possible ses tendances égoïstes. Flora Tristan a fait du dévouement une religion, et par là elle entre

---

bien dans l'esprit saint-simonien. 183

Le salon de l'appartement de Flora Tristan, 89 rue du Bac, devint le lieu de rendez-vous de différentes personnalités qui toutes avaient un but commun, l'amélioration sociale des sous-privilégiés. Dans ce même but Flora Tristan publia le 1<sup>er</sup> juin 1843 l'Union Ouvrière qui divulgua avec une clarté et une concision admirables les idées de Flora. Nous pensons que c'est ce livre surtout qui décide Jules L. Puech à conférer à notre auteur dans La Vie et l'Oeuvre de Flora Tristan (1925), avec juste raison, le titre d'ancêtre du mouvement féministe et du socialisme ouvrier. <sup>184</sup> Quelles sont les idées dont Flora Tristan se fait l'avocat avec la publication de l'Union Ouvrière?

- I - Constituer la classe ouvrière au moyen d'une union compacte, solide et indissoluble.
- II - Faire représenter la classes ouvrière devant la nation par un défenseur choisi par l'Union ouvrière et salarié par elle, afin qu'il soit bien constaté que cette classe a besoin "d'être" et que les autres classes l'acceptent.
- III - Faire reconnaître la légitimité de la "propriété des bras" (En France, 25 millions de prolétaires n'ont pour toute propriété que leurs bras).
- IV - Faire reconnaître la légitimité du droit au travail pour tous et toutes.

---

<sup>183</sup>M. Thibert, op. cit., p. 308-309.

<sup>184</sup>M. Rubel, op. cit., p. 70.

- V - Faire connaître la légitimité du droit à l'instruction morale, intellectuelle et professionnelle pour tous et toutes.
- VI - Examiner la possibilité d'organiser le travail dans l'état social actuel.
- VII - Elever, dans chaque département, des palais de l'Union ouvrière, intellectuellement et professionnellement, et où seront admis les ouvriers et ouvrières blessés en travaillant et ceux qui sont infirmes ou vieux.
- VIII - Reconnaître l'urgente nécessité de donner aux femmes du peuple une éducation morale, intellectuelle et professionnelle, afin qu'elles deviennent les agents moralisateurs des enfants et des hommes du peuple.
- IX - Reconnaître, en principe, l'égalité en droit de l'homme et de la femme étant l'unique moyen de constituer l'unité humaine.

Elle termine par la déclaration suivante:

Ouvriers et ouvrières, c'est en votre nom et en vue de votre bien-être que je viens, mes soeurs et mes frères, vous demander votre concours, au nom de l'amour de l'humanité, je vous fais un appel solennel; je vous somme de prêcher en paroles et en écrits, l'union universelle des ouvriers et des ouvrières. Par vous, l'unité humaine sera constituée...185

Cependant, si pour ses autres livres elle avait trouvé des éditeurs sans difficulté, ce sera différent pour cette publication. Voici ce que Dominique Desanti écrit:

---

<sup>185</sup> H. Gosset, c.p. op. cit., p. 181.

Mais si, pour ses précédents ouvrages, même pour Méphis, elle avait trouvé des éditeurs sans difficulté, même les plus orientés refusent cet écrit qui leur paraît sans doute - comme il semblera à l'utopiste Cabet - "trop utopique". Elle tente alors de le faire éditer avec l'aide des journaux ouvriers, dont Béranger par exemple pense tant de bien. Mais l'Atelier se montrera toujours ironique et hostile envers elle. Quant à la Ruche populaire après avoir, avec maintes manières, admis de la recevoir le 13 février 1843 et d'entendre quelques chapitres - dont celui sur les femmes -, ses rédacteurs refusent de se solidariser avec une "dame" et l'exdisciple d'Enfantin, Jules Vinçard, qui lui avait écrit: "Votre projet ma chère dame est magnifique", vote finalement contre elle et torpillera le projet. Alors Flora, regardant les tours de Saint-Sulpice par les fenêtres de ses mansardes, se souvient que l'église fut bâtie par souscription et que le curé est allé mendier de porte en porte. 186

C. N. Gattey discute longuement de la déception encourue par Flora Tristan, et nous soumettons d'une manière abrégée les faits marquants de son essai. Flora fut évidemment déçue de l'accueil peu enthousiaste des éditeurs de la Ruche populaire. Après la lecture devant le comité d'édition, le premier chapitre fut considéré comme ayant du mérite, rien de plus. Elle lut ensuite à haute voix le chapitre sur les femmes, que Flora considéra comme étant de première importance.

---

<sup>186</sup> D. Desanti, op. cit., p. 345-346.

En effet, jusqu'à cette époque les femmes ne jouissaient d'aucun droit de vote dans le gouvernement, et n'avaient en outre aucune influence dans les affaires de l'Eglise. Or, le rôle de la femme était d'après Flora Tristan d'une importance capitale dans la vie des ouvriers. N'était-il pas vrai qu'une femme est à la base de tout succès ou faillite d'un ménage? Or, les femmes de la classe ouvrière ne recevaient aucune éducation, en fait elles étaient intellectuellement négligées. Enfant, la femme était gardée par une mère ou grand'mère, qui, elles mêmes étaient dépourvues d'éducation. Beaucoup de ces mères, battaient ou maltrahaient leurs enfants pour la moindre infraction, tandis que les grand'mères étaient faibles et laissaient les enfants à leur charge faire ce qu'ils voulaient. Jeune fille, la femme, au lieu de fréquenter l'école, est gardée à la maison pour s'occuper des enfants plus jeunes, pour faire les courses du ménage ou bien pour surveiller la préparation de la soupe. A l'âge de douze ans, la jeune fille entre en apprentissage, où elle est souvent maltrahée par son employeur. D'après Flora Tristan, rien ne peut nuire plus à la formation d'un caractère humain que les abus physiques continuels. A la fin une enfant devenait pareille à ses tourmenteurs. Telle fut la vie d'une fille de la classe ouvrière jusqu'à l'âge de vingt ans où elle se maria, généralement sans amour, et uniquement pour échapper à la tyrannie de ses parents. Si elle avait des enfants, elle se trouvait à son tour incapable de les élever, et donc obligée, à l'exemple de sa mère, d'être aussi dure avec eux. Il était par conséquent dans l'intérêt même des ouvriers de réclamer une

---

éducation et des droits légaux pour les femmes. Il était inexcusable que par exemple, une femme recevait la moitié de la rémunération d'un homme pour la simple raison que l'homme ayant une force musculaire plus grande serait à même de produire un plus grand rendement au travail. Flora rejetait cet argument car elle avait observé, ce que les féministes d'aujourd'hui disent encore, notamment que dans tous les travaux où une certaine dextérité manuelle est requise, les femmes produisent le double des hommes.

Or, comme nous l'avons déjà vu, les éditeurs du journal refusaient de publier son oeuvre pour la simple raison que les vues exposées, surtout celles sur la femme, paraissaient de nature utopique. Flora Tristan n'avait plus qu'une ressource pour obtenir les fonds nécessaires pour l'édition de son livre, celle de faire des démarches personnelles de porte en porte. Celle qui avait écrit dans les Pérégrinations d'une paria "que la liberté n'existe réellement que dans la volonté" <sup>187</sup> durant tout un mois courut les rues de Paris. A son grand découragement elle comprit que tout en se considérant les amis du peuple de grands écrivains en vogue lui refusaient carrément toute aide. D'un autre côté, à sa très grande surprise, elle reçut des donations d'aristocrates ainsi que de certains artistes. Dans sa liste de souscripteurs nous notons quelques noms célèbres: George Sand (40 francs), Eugène Sue (120 francs), le poète Béranger (5 francs), Martinez de la Rosa, le dramaturge espagnol (5 francs). Sur la liste

---

<sup>187</sup> c.p. D. Desanti, op. cit., p. 113.

de ceux qui refusèrent, l'actrice Rachel ainsi que le peintre Delacroix.

Son petit livre fut publié à ses frais, 932 francs, le 1<sup>er</sup> juin 1843, seulement deux mois après le début de ses démarches. Certains critiques considéraient son livre trop révolutionnaire, d'autres trop idéologique, mais beaucoup furent impressionnés par sa sincérité et louaient ses intentions.<sup>188</sup> Voici ce que Maximilien Rubel écrit au sujet de l'accueil du livre:

Le petit livre reçut un accueil enthousiaste dans tous les milieux de l'élite ouvrière. Il fut demandé, ainsi que son auteur, dans toutes les grandes villes de France. Bientôt deux nouvelles éditions en furent publiées, pourvues d'amples préfaces, grâce aux souscriptions spontanées des ouvriers eux-mêmes. La préface à la seconde édition fait l'éloge de cet éveil de la conscience ouvrière oubliant l'esprit de coterie et répondant d'un seul élan à l'appel d'une prolétaire qui ne demandait rien pour elle-même, mais exigeait au contraire que sa personne fût oubliée au profit de son "Idée".<sup>189</sup>

Parmi les centaines de lettres que Flora reçut au cours de son bref apostolat, celle d'un avocat mérite d'être mentionnée car son appréciation de l'opuscule de la "Paria" corrobore parfaitement le jugement que Marx va porter, quelques mois plus tard sur le socialisme français:

Votre livre a une valeur pratique

<sup>188</sup> N. Gattey, op. cit., p. 175-187.

<sup>189</sup> M. Rubel, op. cit., p. 70.

immense. Ce n'est pas une pure expression de théories et de doctrines cent fois enseignés en vain, - c'est un acte...On a assez discuté, il faut agir aujourd'hui, sous peine de rester à la même place ou même de rétrograder. La spéculation pure n'a jamais accompli un progrès éclatant, une révolution en ce monde. L'action seule a cette puissance. 190

Maximilien Rubel signale que l'importance et la portée de son message furent reconnues dès 1850 par l'Allemand Lorenz von Stein, auteur d'une Histoire du Socialisme et du Communisme en France, bien connue de Marx.

Voici le jugement que von Stein porta sur Flora Tristan:

C'est, peut-être, chez elle que se manifeste avec plus de force que chez les autres réformateurs, la conscience que la classe ouvrière est un tout, et qu'elle doit se faire connaître comme un tout, agir solidairement, et avec une volonté et des forces communes, selon un but commun, si elle veut sortir de sa condition. 191

Enfin nous nous permettons de citer intégralement le texte émouvant d'une lettre d'un ouvrier adressée à Flora Tristan qui illustre peut-être encore plus même avec toute sa maladresse de style et d'orthographe la portée du message de l'Union ouvrière:

---

<sup>190</sup> c.p. M. Rubel, op. cit., p. 71.

<sup>191</sup> c.p. M. Rubel, op. cit., p. 71.

Ce 31 mars 1843

Madame,

Enfin je vous répond. Je vous ait lue avec attention et puis lu à mon atelier en travaillant je vous ait méditer oui je le dit et je le dirait toujours votre travaille est une immense pensée et louvrier devra la comprendre je vait tacher de mexpliquer le plus netement possible il est vrai que bien des hommes ont consacré leur vie à la défense de la cause ouvrière et peut ont été des hommes daction mais cependant il y en a eut et il y en a encore les ouvriers écrivains dont vous parlé dans votre épreuve non seulement ont écrit mais aussi ils ont agi. Perdiguier à expliquer de vive voix sa doctrine qui tente non seulement à ce que les compagnons ne se battent plus entre eux mais qui cherche à les unire et par ce moyen à formé l'union générale. Moreau comme moi combat les abus du compagnonage mais il cherche à ralier compagnons aux sociétaires de l'union, et Gosset non seulement ne veut pas qu'ils soit exploiter par les Mères mais il leur posent des règles sages, toujours dans l'idée que vous présenté (...)

Ceci est leuvre du ciècle et doit trouver de nombreux partisant, mais pour organiser le travaille je crois quil est nécessaire dorganiser les travailleurs, or, je pense que pour préparer les hommes travailleurs à recevoir les lumières dont vous faites briller tant de feux il est nécessaire de les préparer par degrés à les recevoir. votre oeuvre est sublime mais il ne peut être présenter aux ouvriers sen les éblouir et par conséquence les étourdir. nos sociétés de l'union sont un

---

commencement de votre travaille  
 croyiez moi il ny à que les ouvriers  
 qui peuvent faire comprendre  
 l'ouvrier (...) oui faite le tour  
 de france mais (...) l'ouvrier est  
 inabordable la crainte d'être le  
 jouet de quelque machination  
 politique lempeche souvent de  
 comprendre ses intérêts, mais  
 quand ils lui sont expliquer par  
 des hommes comme lui il écoute  
 mieux. nos sociétés est déjà un  
 point de raliment à l'organisation  
 des masses. les plus intelligents  
 dentre nous formeront un comité et  
 puis prépareront leurs frères à  
 recevoir la lumière que vous faite  
 surgir j'adopte entièrement vos  
 idées je les ai analysés et je voit  
 que le plan en est vaste et puissant.  
 mais pour y arriver je vous le dirait  
 toujours, ce ne serat que  
 progressivement et par la voix des  
 ouvriers eux-mêmes. oui Madame  
 continuer votre euvre elle est  
 l'évangile Madame et soyez sure  
 que vous serez écoutée.  
 recevez madame lassurance de mon  
 dévouemen sincère comme homme du  
 progret.

Achille François, ouvrier Corroyeur 192

C'est cette lettre laborieusement rédigée qui prouve notre  
 thèse que Flora Tristan écrivait pour être comprise et suivie de son  
 public de prédilection, l'ouvrier. Elle écrivait pour un public qui,  
 en grande partie, savait à peine lire, dans un style qui convient à  
 ce genre de lecteur, avec un symbolisme qui lui va au coeur. La lettre  
 d'Achille François illustre également l'appréhension, la confiance,

---

192 c.p. D. Desanti, op. cit., p. 350.

l'espoir et la volonté de la classe ouvrière de former, selon le voeu de Flora Tristan des unions de travailleurs, qui se traduiront, bien plus tard, dans le syndicalisme. Aujourd'hui, le style de Tristan fait sourire quand on le compare à celui de Marx ou d'Engels, mais nous pouvons nous demander si les deux idéologues ont reçu beaucoup de lettres des Achille François allemands, et ont été si proches de l'ouvrier. Nous pouvons, sans trop de risques, répondre par la négative, car d'après nous, les écrits de Marx dédiés, bien entendu, au bien-être des prolétaires, étaient surtout destinées à convaincre les intellectuels bourgeois, à stimuler leur prosélytisme auprès de la masse des travailleurs. Or le génie de Flora Tristan était de pouvoir écrire dans une langue comprise par le peuple, avec un seul et unique but, celui que Maximilien Rubel décrit comme étant "l'auto-émancipation du prolétariat".<sup>193</sup> C'est sur le préfixe auto- que nous désirons ici placer l'accent.

Flora Tristan rend hommage aux grands théoriciens de la régénération sociale, aux philosophes ouvriers, et plus particulièrement aux avocats et membres du compagnonnage. Vers 1840, ce compagnonnage formait au moins l'esquisse d'une solidarité ouvrière. Ses origines lointaines remontent au Moyen Age:

(Au Moyen Age) la dissension était partout. Un abîme s'était creusé entre les chefs, les "maîtres" et leurs ouvriers "les compagnons".

---

<sup>193</sup> M. Rubel, op.cit., p. 71.

L'accès à la maîtrise était devenu de plus en plus difficile pour ceux qui n'avaient pas la chance d'être fils ou beau-fils de maîtres. Les frais d'admission dépassaient les moyens de la plupart des ouvriers et surtout il fallait avoir accompli le "chef-d'oeuvre", ouvrage long et coûteux qui devait être accepté par un jury d'examen avant admission à la maîtrise. De sorte que les pauvres compagnons se trouvaient pratiquement exclus de la maîtrise. Unis par leurs besoins et aussi par leurs rancunes, ils formèrent donc des associations clandestines, les "compagnonnages", qui groupaient les ouvriers selon le métier qu'ils exerçaient. Ces associations avaient leur mystique - elles prétendaient remonter à la construction du temple de Salomon - et leurs rites d'initiation. Peut-être étaient-elles nées parmi les bâtisseurs des cathédrales. Par ces associations, l'ouvrier trouvait aide et travail dans les diverses villes où il séjournait. C'est ainsi que la tradition ouvrière du Tour de France, qui existait encore au siècle dernier, eut son origine dans les compagnonnages du Moyen Age. 194

Il nous paraît intéressant de poursuivre le développement de ce groupement d'ouvriers spécialisés car ils formaient déjà l'embryon de ce que Flora Tristan voulait achever sous la bannière d'une seule Union forte dans sa solidarité. De plus il est incontestable que ce mouvement débutant au Moyen Age est une des bases du syndicalisme moderne. C'est au dix-huitième siècle que ce mouvement trouve un nouvel essort pour les raisons

---

<sup>194</sup> André Lévêque, op. cit., p. 77.

décrites par Lévêque:

(A Paris) le quartier de la Bastille restait le quartier populaire par excellence, quartier de petits artisans, d'ouvriers qui vivaient péniblement de leurs salaires. La journée de travail restait longue et ce travail mal rétribué. Aussi le monde ouvrier était-il facile à émouvoir et prompt à l'émeute. On ne peut évidemment pas encore parler d'un mouvement ouvrier. Néanmoins les compagnonnages, ces associations secrètes d'aide mutuelle, celle des "Compagnons du Devoir" par exemple, s'organisaient de plus en plus. De plus en plus, les ouvriers des divers métiers entreprenaient leur "tour de France". Ils trouvaient presque partout sur leur route des initiés, souvent des aubergistes ou cabaretiers, qui les aidaient à trouver du travail et les secouraient de mille manières. 195

Il est indéniable que le compagnonnage était un des moyens de propagation orale des nouvelles idées conçues des philosophes ouvriers. Jean Baelen en cite un Agricol Perdiguier:

Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, qu'Eugène Sue prit pour modèle de l'Agricol Bauduin du Juif errant; que George Sand illustra dans son Compagnon du tour de France et Victor Hugo célébra comme un personnage de Plutarque, lorsque le coup d'état du 2 décembre eut réduit le bon menuisier idéaliste, tout comme l'illustre poète, à la condition d'exilé. Agricol Perdiguier, né en 1805, avait donc, à deux ans près, le

---

<sup>195</sup> André Lévêque, op. cit., p. 211.

même âge que Flora Tristan. Il devait lui survivre trente ans. Et pourtant, la vision de l'avenir social chez Agricola Perdiguier semble retarder de plusieurs siècles sur celle de Flora Tristan. C'est que Flora a les vues d'une grande enquêtrice d'expérience internationale, tandis qu'Agricola Perdiguier se contente d'aller d'établi en établi, à travers la France, en méditant tout simplement sur les réformes de l'institution chère et surannée qui lui a ouvert un horizon, mais un petit horizon seulement, sur la nécessité de développer dans le cadre qu'il connaît, l'idée d'une solidarité fraternelle entre gens de métier. 196

Il est également intéressant de noter l'agressivité et le dynamisme qui commencent à se manifester dans les organisations ouvrières. Agricola Perdiguier les décrit en 1852 dans ses Mémoires rédigée durant son exil:

Dans chaque compagnonnage, on apprenait à manier la canne, le bâton, à assommer promptement son homme. Les plus forts, les plus terribles, les plus audacieux, étaient les plus célèbres des compagnons. Tuer son semblable, du moment qu'il n'était pas de notre petite société, ce n'était pas un crime, c'était un acte de bravoure. Le Tour de France était tout belligérant. Les compagnons étaient des guerriers, les compagnonnages des armées ennemies, des nationalités rivales qui ne rêvaient que de s'écraser les unes les autres. 197

Or cette lutte fratricide nuisait à l'image politique et soudoyait la puissance du compagnonnage. Lévêque fait l'analyse de l'état du

---

<sup>196</sup> Jean Baelen, op. cit., p. 130.

<sup>197</sup> c.p. Jean Baelen, op. cit., p. 130.

compagnonnage sous la Restauration et la monarchie de Juillet:

Autrefois, l'artisanat offrait aux ouvriers quelque sécurité. L'existence des "compagnonnages", de ces groupes d'assistance mutuelle entre membres de la même association, leur assurait plus ou moins du travail, même lorsqu'ils faisaient leur "tour de France". Les compagnonnages étaient maintenant bien incapables de remédier aux maux dont souffrait la population ouvrière. Ils disparurent peu à peu, ainsi que la coutume du tour de France. C'étaient d'ailleurs plutôt des associations d'entraide que des organes des revendications ouvrières. Le syndicalisme sera bien plus agressif. 198

C'est précisément ce que Flora Tristan avait reconnu. Par son oeuvre elle espérait accomplir ce qui ne fut pas possible de faire en Angleterre. Le thème principal du livre soulignait le fait que la révolution de 1789, tout en enlevant le pouvoir de la vieille aristocratie avait donné naissance à une autre tyrannie, celle de la bourgeoisie. Flora Tristan soulignait que la faiblesse de la classe ouvrière était due à son manque d'unité, et qu'il serait d'une importance primordiale qu'elle s'organise dans une seule union pour se faire reconnaître et respecter:

L'Union ouvrière paraît le 1<sup>er</sup> juin 1843. C'est pour Flora, en 123 pages petit format, le cheval de Troie qui investira la société et, faisant éclater les vieilles structures, propulsera les "ouvriers constitués en classe" jusqu'au gouvernement. Si, indubitablement, les Palais de

---

<sup>198</sup> André Lévêque, op. cit., p. 302.

l'Union rappellent, les phalanstères, si le livre opère une synthèse entre saint-simoniens, fouriéristes, owenistes, l'oeuvre demeure originale. D'abord par la constitution de cette classe (dont les palais ne représentent qu'un instrument, un symbole, une manière d'assurer l'éducation de la génération future). Ensuite par l'accent mis sur la moitié de la classe ouvrière dont les autres réformateurs ne parlaient qu'en passant, rendant un hommage volontiers mystico-mythique et sans conséquence: les femmes. Ensuite parce que, avant Marx, Flora prévoit le rôle social et politique primordial de la classe ainsi constituée. Réformiste? Révolutionnaire? Les deux. En théorie elle réprouve la violence, mais l'admet quand il n'est plus d'autre moyen. 199

Motivée par la notion qu'elle devait essayer de réunir dans une Union centrale tous les fragments qui restaient du compagnonnage éparpillés dans les provinces, Flora Tristan part le 12 avril 1844 par le coche d'eau pour son "Tour de France". Il lui restait 629 francs de la souscription à la deuxième de l'Union ouvrière. Elle utilisera cet argent pour un voyage de propagande, entreprise extraordinaire au 19e siècle, surtout quand on pense que c'est une femme seule qui s'y aventure. Son but principal sera donc de former partout des cercles et des comités de l'Union. Avant de partir elle adresse à Victor Considérant une lettre qui illustre clairement la solitude de Flora dans cette organisation gigantesque qu'elle s'est choisie comme tâche:

---

<sup>199</sup> D. Desanti, op. cit., p. 363.

Songez, mon ami, que je pars seule, sans aucun appui, sans argent pour payer les journalistes de province pouvant faire de la réclame, que j'ai presque tout le monde contre moi. Les hommes parce que je demande l'émancipation des femmes; les propriétaires parce que je réclame l'émancipation des salariés. 200

Au début de son voyage elle est enthousiaste de sa mission, que Adolphe Constant, son futur exécuteur testamentaire, décrit:

La personnalité de Flora s'était tellement exaltée dans la lutte qu'à ses yeux mêmes elle était passés à l'état de mythe: elle se croyait la Femme-Messie. Après avoir lutté comme un démon, elle rêvait la transfiguration du martyr pour s'envoler au ciel sur les ailes d'un ange. 201

Elle-même confirme: "dans ma position d'apôtre, je n'ai pas le temps d'être malade". 202 Les espoirs, surtout les déceptions et sa fatigue physique croissantes sont reflétés par les entrées dans son journal:

Béziers, ce 29 août (1844). Hier à ma conduite à la diligence, je n'avais qu'un ouvrier pour m'accompagner, et quelques bourgeois fouriéristes.  
- Voilà deux villes bien tristes.  
- Dans ce Midi il n'y a pas d'amour. Ici ce sera de même - pas d'amour, par conséquent pas de dévouement, pas d'intelligence - Cet état de chose m'est très douloureux, cependant je le supporte avec courage. - Dieu veut peut-être

---

<sup>200</sup> c.p. D. Desanti, op. cit., p. 364-365.

<sup>201</sup> c.p. D. Desanti, op. cit., p. 365.

<sup>202</sup> c.p. D. Desanti, op. cit., p. 365.

que je souffre afin de me reposer.  
 - Je me sens mieux depuis que je  
 n'ai pas autant d'émotions  
 heureuses. - A Nîmes c'était par  
 trop douloureux et je devais en  
 souffrir, mais à Montpellier et  
 ici je supporte cette froideur  
 avec calme. - Je sens que je me  
 repose. - Et pourtant il me tarde  
 d'être à Toulouse.

.....  
 Déjà j'ai vu plusieurs ouvriers (je  
 suis arrivée ce matin à 4 heures,  
 il est 2 heures). Aucun n'a de  
 l'amour. - Ils en conviennent -  
 Ce sont des hommes usés - tous  
 sont dans le mouvement politique  
 depuis 1820 - Il faudrait là des  
 hommes nouveaux.

.....  
 Ces hommes-là découragent les jeunes.  
 - C'est une peste - Ils prétendent  
 qu'ici tous seraient prêts à se  
 lever pour le coup de fusil, mais  
 je ne le crois pas. - Pour faire  
 le coup de fusil il faut du  
 dévouement, et tous en manquent.  
 - J'ai remarqué que les hommes  
 d'amour sont propres à tout  
 dévouement de leur temps, de leur  
 argent, de leur honneur, de leur  
 vie. - Je sais que le jour où  
 l'heure aura sonné de sacrifier  
 ma vie je le ferai avec la même  
 abnégation qu'aujourd'hui, je  
 sacrifie mon temps, ma santé,  
 ma réputation et mon argent et  
 mes goûts et mes affections.  
 C'est l'amour qui est le mobile de  
 tout. - Hé bien, si un ouvrier n'a  
 pas assez d'amour pour sacrifier une  
 heure chaque dimanche de son temps  
 pour le bien général et 1 fr. par  
 mois, on ne me fera pas croire qu'un

---

tel homme aurait le courage de  
sacrifier sa vie. 203

Jean Baelen résume très bien les avatars de ce voyage d'une jeune réformatrice impatiente, avatars causés par la lenteur pondérée des ouvriers et artisans qu'elle recontre:

Evidemment, il y avait de la distance entre cette grande dame qui n'envisageait rien de moins que de modifier l'ordre social en faisant d'un prolétariat uni la classe la plus agissante de la société (française et internationale), et ces artisans qui, pour leur part, s'attachaient surtout à la régénération de l'institution folklorique du compagnonnage. Toutefois, sur un plan idéal, dans les intentions morales, des points de contact existaient vraiment: servir les déshérités, leur faire comprendre le besoin d'une solidarité, assurer plus de fraternité en prenant le relais d'un catholicisme qui a tourné le dos à l'Évangile. Dans les faits, les contacts entre Flora Tristan et les gens du compagnonnage n'ont pas donné grand-chose, mais ils n'ont pas été complètement négatifs. Entre Flora, et ces artisans penseurs, il y eut certes des orages. Flora les trouvait un peu trop grisés par les flatteries de George Sand et autres littérateurs épris d'auteurs ouvriers, de coiffeurs poètes et de boulangers qui gardaient leur lyre à côté du pétrin. Convaincue qu'on rendait un mauvais service aux ouvriers et aux écrivains

---

<sup>203</sup> Flora Tristan, Le Tour de France, Paris, Editions Tête de Feuilles, 1973, p. 233-234.

prolétaires en les flattant, Flora  
Tristan, avec sa franchise coupante,  
les traitait comme elle avait traité  
les Péruviens...dans leur intérêt. 204

Finalelement, brisée de fatigue, Flora Tristan tombe grièvement malade à Bordeaux où le 14 novembre 1844 elle s'éteint dans le ménage saint-simonien de Charles Lemonnier. Elle sera inhumée le 16 novembre au cimetière des Chartreux. Une souscription parmi les ouvriers permet d'ériger sur sa tombe, le 22 octobre 1848, en présence de 8,000 ouvriers, un monument à sa mémoire. Pauline Caperon qui s'est occupée de la souscription décrit le monument comme suit:

Il représente une colonne brisée à moitié de sa hauteur, entourée d'une guirlande en chêne tenue par une main, comme symbole de la force des classes laborieuses. Au piedestal de la colonne sont gravées sur des tables de marbre blanc, en lettres d'or, les inscriptions suivantes: "A la mémoire de Madame Flora Tristan, Auteur de L'Union Ouvrière - Les Travailleurs reconnaissants. Liberté - Egalité - Fraternité - Solidarité - Flora Tristan née à Paris le 7 avril 1803, morte à Bordeaux le 14 novembre 1844, Solidarité. 205

On se demande comment la mémoire de Flora Tristan, après tant de notoriété littéraire et politique, a pu entrer presque immédiatement dans un oubli quasi total jusqu'en 1925 où la thèse de Jules Puech l'a fait ressortir de l'ombre. Le courant féministe des années 70 pousse Baelen et Desanti à réétudier l'oeuvre et la vie de Flora Tristan. Les

---

<sup>204</sup> J. Baelen, op. cit., p. 131.

<sup>205</sup> c.p. D. Desanti, op. cit., p. 376.

deux discutent de sa signification en littérature et en politique,

Baelen badine:

Et maintenant - dernière question - cet auteur de plusieurs milliers de pages, dont aucun manuel littéraire ne songerait à retenir le nom, est-il un écrivain, un grand écrivain? Victor Hugo eût dit non "Dans tout grand écrivain il doit y avoir un grand grammairien" André Gide eût dit oui: "L'on peut être un grand écrivain sans être un écrivain correct".

.....

On est tenté d'appliquer à Flora Tristan une boutade célèbre d'Anatole France: "Quel écrivain vous feriez si vous aviez moins d'idées". 206

Dans son chapitre intitulé "Pourquoi l'oubli" Dominique Desanti cherche plutôt la raison pour l'oubli politique:

Le problème du peu d'audience de Flora Tristan se pose dès son vivant. Et ici, Friederich Engels et Karl Marx sont en cause. Engels avait vingt-deux ans en 1842 quand son père l'envoya à Manchester. Immédiatement frappé par la question sociale, il s'est mis à recueillir des documents pour écrire entre 1843 et 1845 La situation des classes laborieuses en Angleterre. Impossible de croire qu'il n'ait pas aperçu les Promenades dans Londres, vendues en Angleterre, et qui en étaient en 1842 à leur quatrième édition; d'ailleurs en septembre 1843 Engels travaillait à son ouvrage à Paris, et en 1844, il signait avec Marx le texte sur Flora Tristan dans La Sainte Famille.

---

<sup>206</sup> Jean Baelen, op. cit., p. 237-238.

Traduit dans toutes les langues, illustré dans tous les pays, le livre d'Engels ne mentionne pas Flora Tristan. Pourtant les chapitres sur les "grandes villes" ou "Les diverses branches du travail" ou "Les mouvements ouvriers" tout en allant beaucoup moins loin que Flora Tristan traitent des mêmes problèmes en termes équivalents... sauf qu'Engels ose à peine aborder la prostitution féminine, et mentionne à peine celle des enfants.

.....

Mais étant si proche de Flora Tristan, comment et pourquoi Engels ne l'a-t-il pas citée? Parce qu'elle n'est pas anglaise? Mais il est allemand. Ou parce qu'elle est femme et que cela nuirait au sérieux des références. 207

Maximilien Rubel est plus précis quant au silence d'Engels et de Marx sur Flora Tristan:

Nous avons vu que Flora, en s'adressant aux ouvriers, se croyait investie d'un pouvoir surnaturel. Ses lettres et surtout son journal intime, inédit, en font foi. Il n'est pas douteux que sa conduite a été marquée par le mysticisme des saints-simoniens qui prêchaient la venue de la "Femme-messie". Quoi qu'il en soit, le fait est là: tout en menant sa propagande en faveur de son "Idée", Flora rattachait l'auto-émancipation du prolétaire à la volonté d'une force transcendante - qu'elle appelait "Dieux" -, volonté qu'elle croyait appelée à mettre en exécution.

Or Marx, en s'exilant d'Allemagne, avait fui non seulement le despotisme prussien,

---

<sup>207</sup> D. Desanti, op. cit., p. 384-385.

mais aussi la terreur des idées pures que les jeunes hégéliens y faisaient sévir. La Sainte Famille et l'Idéologie allemande sont l'expression de la haine que Marx et Engels avaient contractée contre les spéculations arbitraires et vaniteuses des épigones de Hegel. Ils y virent un genre de superstition théologique, dans laquelle l'Esprit absolu de Hegel avait pris la place du Dieu personnel de l'Eglise. 208

Hélène Gosset avait, elle aussi, avancé sa théorie de l'oubli, peut-être la plus plausible si on considère la vulnérabilité de la loyauté et de la mémoire humaine. Elle écrit qu'une fois Flora Tristan morte:

Puis, les événements se précipitèrent; 1848, décembre 51, le Second Empire et ce qui en découla...ses contemporains disparus, les sociologues ne s'attardèrent point à l'oeuvre de Flora Tristan, seuls de rares penseurs se penchèrent sur ses écrits... 209

---

<sup>208</sup> M. Rubel, op. cit., p. 73-74.

<sup>209</sup> H. Gosset, op. cit., p. 182.

## Chapitre V

### CONCLUSION

Nous avons essayé, avec cette thèse, de contribuer à lever le voile de silence qui durant plus de cent ans a couvert la mémoire ainsi que l'oeuvre de Flora Tristan.

Comme presque tout visionnaire bien en avance sur son temps, Flora Tristan n'a pas eu la possibilité de voir la véracité de ses idées prouvée par l'histoire. Sortie avec hardiesse de l'atmosphère romantique où la position de la femme, nonobstant ses qualités intellectuelles, était ancrée solidement sur un piedestal honorant uniquement sa faculté sociale et reproductrice, Flora Tristan a prouvé d'une manière épique son pouvoir de penseur littéraire.

Margaret Lawrence Greene dans son livre The School of Feminity<sup>210</sup> décrit avec perspicacité ce refoulement du rôle intellectuel de la femme dans l'arène artistique et sociale de l'histoire. Jusqu'à la Révolution française les seules femmes reconnues dans les annales politiques et littéraires étaient les reines ainsi que les courtisanes. De Cléopâtre, dont le souvenir est uniquement celui de ses amours, à Elisabeth I qui se jouait des hommes pour son propre avantage il y avait toujours de grandes dames et courtisanes dans l'entourage des hommes qui faisaient l'histoire. Leur art principal était celui de plaire et ne laissait

---

<sup>210</sup> Margaret Lawrence Greene, The School of Feminity, Toronto, Musson Book Co., 1972, p. 6-7.

que peu ou pas de place à l'expression d'autres formes artistiques. Leurs idées, jamais exprimées, étaient toujours au service de la pensée masculine. C'était l'apogée de l'art féminin, reconnu et applaudi, de pouvoir donner aux hommes la beauté quand ils le désiraient, une ambiance intellectuelle quand ils en exprimaient le besoin. Cette réputation littéraire était consacrée par l'intervention de salonières qui ne pouvaient se prouver intellectuellement que par l'expression de la pensée masculine. La Révolution française, quoique prêchant la liberté pour les femmes, proclamait le fait qu'il n'y avait eu qu'une seule Jeanne d'Arc et bien trop de Pompadours et que dès lors toute expression intellectuelle des femmes devait tomber sous un contrôle ferme.

Il est donc surprenant que Flora Tristan, qui n'avait ni la fortune, ni les relations mondaines de Mme de Staël ou de George Sand, ait pu se libérer de ces entraves. Elle dont la légitimité de sa naissance avait été mise en doute dès sa prime jeunesse, dont le sort, d'assurer une existence à sa mère et à soi-même était de se donner en mariage à un petit illustrateur sans envergure. Nonobstant ce début difficile elle avait pu après les avoir vécues, et en dépit de tout obstacle, rédiger les idées d'une thèse sociale que Marx et Engels incorporeront dans leurs écrits. Flora Tristan a pu se libérer avec une énergie, rare encore à nos jours, de la bourbe sociale pour prêcher sa thèse même à la grande majorité muette des Français de son époque, les ouvriers.

---

Nous savons très peu de son éducation, suffit-il de dire qu'elle fut autodidacte. Cependant elle a eu conscience de cette faille dans sa formation intellectuelle, car dans tous ses écrits elle plaçait l'emphase sur une éducation de base pour la jeunesse ouvrière. Non seulement s'est-elle libérée de la position casanière de la femme en entreprenant, toute seule, des voyages de grand envergure, mais elle a observé, noté et avant tout analysé la condition sociale, des femmes surtout, dans des pays étrangers, pour formuler une thèse sociale qui sera réalisée avec succès par d'autres et sous une étiquette différente. Elle n'a jamais voulu que sa solitude personnelle soit un obstacle à sa mission qui était, d'après elle, de réaliser par ses écrits une liberté honorable non à une simple section de la société mais à toutes. Flora Tristan a parlé, une des premières, et en connaissance de cause, de la position et de l'influence sociale de la femme de l'ouvrier. Non seulement a-t-elle décrit avec une fougue artistique le rôle de la femme du peuple, mais également son exploitation. Lançant un défi au bon ton hypocrite de ses prédécesseurs littéraires, elle a dévoilé la première l'exploitation par excellence de la femme, la prostitution. Faisant abstraction du sensationnalisme que cette hardiesse créait, elle démontra avec clarté les répercussions sociales de cet esclavage de la femme. Avec le même sens d'observation, aiguisé par une compassion spontanée, elle décrivit dans des termes cinglants l'exploitation à outrance de l'ouvrier dont le libre arbitre pouvait s'exprimer que dans

---

l'obéissance et l'acceptation passive de la nouvelle tyrannie industrielle. Flora Tristan, dévoila ainsi seule, sans protection politique et avec un courage certain, les méfaits et l'obsession du gain de la nouvelle aristocratie financière basée uniquement sur l'égoïsme.

Où donc placer Flora Tristan dans la littérature? Est-elle pamphlétaire ou écrivain romantique à tendance politique? A vrai dire, on doit placer Flora Tristan dans cette case rare de l'artiste idéaliste et peut-être tant soit peu exaltée qui, considérant son art comme un don divin désire le mettre au service du peuple. Si Flora Tristan avait continué à écrire des romans elle aurait pu atteindre, sinon la maîtrise de George Sand au moins le talent de Mme de Staël. Mais elle était, avant tout, un écrivain engagé et doit être considérée comme un prédecesseur de cette littérature qui s'adonne à l'engagement. Sa vie mouvementée, ses préoccupations sociales, la poursuite d'un idéal utopique ne lui laissent aucune trêve pour réaliser des oeuvres de haute qualité littéraire. Elle choque, elle irrite par son entêtement à donner la vérité pure et simple de la misère de l'ouvrier et d'autres parias de la société. Brutale dans sa présentation, elle n'attend pas la conclusion du développement de ses idées pour placer comme Stendhal, la tête du supplicié sur les genoux de celle qui l'aimait. Très moderne dans ses descriptions, où les faits crus remplacent l'impression, elle met immédiatement à nu les nerfs du

---

problème qu'elle attaque. Son seul roman, Méphis, qu'elle écrit surtout pour réaliser quelque gain financier qui lui permettra, à elle dépourvue de toute réserve monétaire, de poursuivre sa lancée de reportage sociologique, est lui-même un cadre à peine déguisé de sa pensée dédiée au redressement de l'iniquité sociale.

Si Flora Tristan s'est donc écartée par son engagement de la littérature pure et simple, ses idées la placent carrément dans les rangs des écrivains politiques et sociaux dont les pensées influencent plus qu'ils ne brillent par elles-mêmes. Toutefois, son style emphatique et certaines de ses idées jugées trop exaltées, l'empêchaient de se faire admettre par ses contemporains. Il faut ajouter ici que Flora Tristan est morte jeune, sans avoir pu mener à bon terme sa campagne. Elle est pour ainsi dire morte au champ d'honneur du socialisme utopique. Et elle est bien vite devenue le soldat inconnu par excellence de la lutte du prolétaire pour un avenir meilleur. En fait il faut cesser d'exclure cet écrivain prolétaire courageux du palmarès des écrivains politiques et féministes du XIX e siècle, car Flora Tristan était bien la plus proche de l'ouvrier et de la femme. Ses écrits en sont la preuve.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Baelen, Jean. La Vie de Flora Tristan. Paris: Editions du Seuil, 1972.
- Bailey, Derrick, S. Sexual Relation in Christian Thought. New York: Harper and Brothers, 1959.
- Bendix, Reinhard. Class Status and Power. New York: Free Press, 1966.
- Butt, John. Robert Owen Aspects of his Life and Work. New York: Humanities Press, 1971.
- Bullough, V. L. The History of Prostitution. New York: University Books, 1964.
- Cole, G. D. H. A Short History of the British Working Class Movement. London: George Allen and Unwin Ltd., 1948.
- Colin, Armand. Histoire de la littérature française T.2. Paris: Collection U, 1970.
- Desanti, Dominique. Flora Tristan, Vie Oeuvre Mêlées. Paris: Union Générale d'Éditions, 1973.
- Dupré Louis. The Philosophical Foundations of Marxism. New York: Harcourt, Brace and World Inc., 1966.
- Engels, Frienderich. The Condition of the Working Class in England. Oxford: Basil Blackwell, 1958.
- Fowles, John. The French Lieutenant's Woman. Boston: Little, Brown and Company, 1969.
- Gathey, Charles N. Gauguin's Astonishing Grandmother. London: Femina, 1970.
- Greene Lawrence M. The School of Feminity. Toronto: Musson Book Co., 1972.
- Houghton, Walter, E. The Victorian Frame of Mind. New Haven: Yale University, 1963.

- Lévêque, André. Histoire de la Civilisation Française. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1968.
- Lester, Edward. The Glory and Shame of England. New York: Harper and Brothers, 1841.
- Leroy, M. Les Précurseurs Français du Socialisme. Paris: Editions du Temps Présent, 1948.
- Marx, Karl and Engels, Friederich. On Britain. Moscow: Foreign Languages Publishing House, 1962.
- Martin, E. W. Where London Ends. London: Phoenix House, 1958.
- Moreau, P. L'Histoire en France au 19ième siècle. Paris: Les Belles Lettres, 1935.
- Pearson, Michael. The Age of Consent. Newton: Abbot, David and Charles, 1972.
- Terrot, Charles. Traffic in Innocents. New York: P. Dutton and Co., 1972.
- Thibert, Marguerite. Le Féminisme dans le Socialisme Français de 1830-1850. Paris: Marcel Giard, 1926.
- Thompson, E. P. The Making of the English Working Class. Markham: Penguin Books, 1974.
- Traill, H. D., and Mann, J. S. Social England. Vol. VI., Sect. 1. New York: G. P. Putnam's Sons, 1909.
- Tristan, Flora. Méphis. Paris: Ladvocat, 1838.
- Tristan, Flora. Le Tour de France. Paris: Editions Tête de Feuilles, 1973.
- Willson, David H. A History of England. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1967.

## ARTICLES

- Gosset, Hélène. "Flora Tristan" Maintenant. Paris: #10, 1948.
- Rubel, Maximilien. "Flora Tristan et Karl Marx" La Nef, janvier 1946.

Oeuvres de Flora Tristan

Pérégrinations d'une paria (1833-1834), Paris, Ladvocat, 1838.

Méphis, Paris, Ladvocat, 1838.

Promenades dans Londres, Paris, Delloye, 1840.

L'Union ouvrière, Paris, Prévot, 1843.

Le Tour de France, Paris, Editions Tête de Feuilles, 1973.

Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères, 1836 (Bibliothèque nationale)

Pétition pour le rétablissement du divorce à Messieurs les Députés,  
1837 (Archives nationales).

L'émancipation de la femme ou le testament de la paria, ouvrage  
posthume complété d'après les notes de Flora Tristan  
et publié par A. Constant, Paris, 1845.